

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1^o Ouvrage avec fournitures annexé au présent numéro (1).

TRAVESTI POUR FRISETTE

Fournitures jointes à ce numéro : Tissue fantaisie, crépon uni, linon blanc, valenciennes, patron.

Dans ce moment où chacune de vous, vos grandes sœurs, peut-être vos mamans, s'occupent activement des travestis de carnaval, nous ne pouvions oublier Frisette. Il faut qu'elle aussi soit de la fête et fasse honneur au bon goût de sa petite mère.

Le plus souvent, cette intéressante personne est en Parisienne; aussi, pour varier, je vous ai fait composer un costume de paysanne; est-elle gentille avec son petit bonnet hollandais? Je vous en envoie le patron exact, ainsi que celui du tablier et du petit corsage, faisant empiècement; les coutures sont comprises, vous pouvez couper exactement pareil.

La jupe, en tissu fantaisie, est légèrement froncée à la taille, l'empiècement se fait en tissu uni assorti, les manches pareilles à la jupe se terminent par un poignet uni.

Le petit tablier, qui donne au costume un cachet d'élégance et de coquetterie, est en linon blanc, entouré d'une petite valenciennes que je vous envoie également.

La petite coiffure est toute simple; puisque vous en avez le patron, je n'ai pas à vous en parler en détail.

Toutes mes petites amies seront, je suis sûre, contentes de cette petite variante, qui changera un peu des travaux de broderie, auxquels nous reviendrons bientôt avec plus de plaisir. Profitez bien de ces jours de carnaval destinés aux petites réunions, comédies, jeux de tous genres; quand on s'amuse bien, on reprend les études avec plus d'ardeur, et vous en aurez toutes, n'est-ce pas : il ne peut y avoir de paresseuses dans



la grande famille de Cousine Claire.

C. C.

(1) Cet ouvrage, avec toutes les fournitures nécessaires pour son exécution est envoyé aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Etranger : 17 fr. 50).

OUVRAGES DIVERS

Support à musique.

M. Raminagrobis est professeur de danse, maintenant, et ces demoiselles Souris se pressent nombreuses à son cours. A la place de ces demoiselles ! je me méfiera.

— Il paraît qu'ils ont fait la paix.

— Je ne sais pas ce qu'il joue, le professeur, mais la musique n'a pas l'air bien difficile.

— A quel usage destinerons-nous cette broderie si drôle ?

— J'y suis, moi, c'est pour mettre devant le support à musique, est-ce cela, tante Patience ?

— Oui, Ger-



Fig. 1. — Support à musique. Planche n° 4. Échantillonné avec fournitures : 3 fr. 75.

maine. Il sera fait sur reps ivoire ou vert pâle. Presque toutes les souris seront exécutées en trois tons de gris au passé empiétant, avec museau et yeux noirs ; les deux qui se font vis-à-vis sont blanches avec moustaches et yeux noirs.

Le minet sera noir sur le dos et tacheté de gris au passé empiétant et point de tige ; la pupille de l'œil sera en vert, la moustache noire et

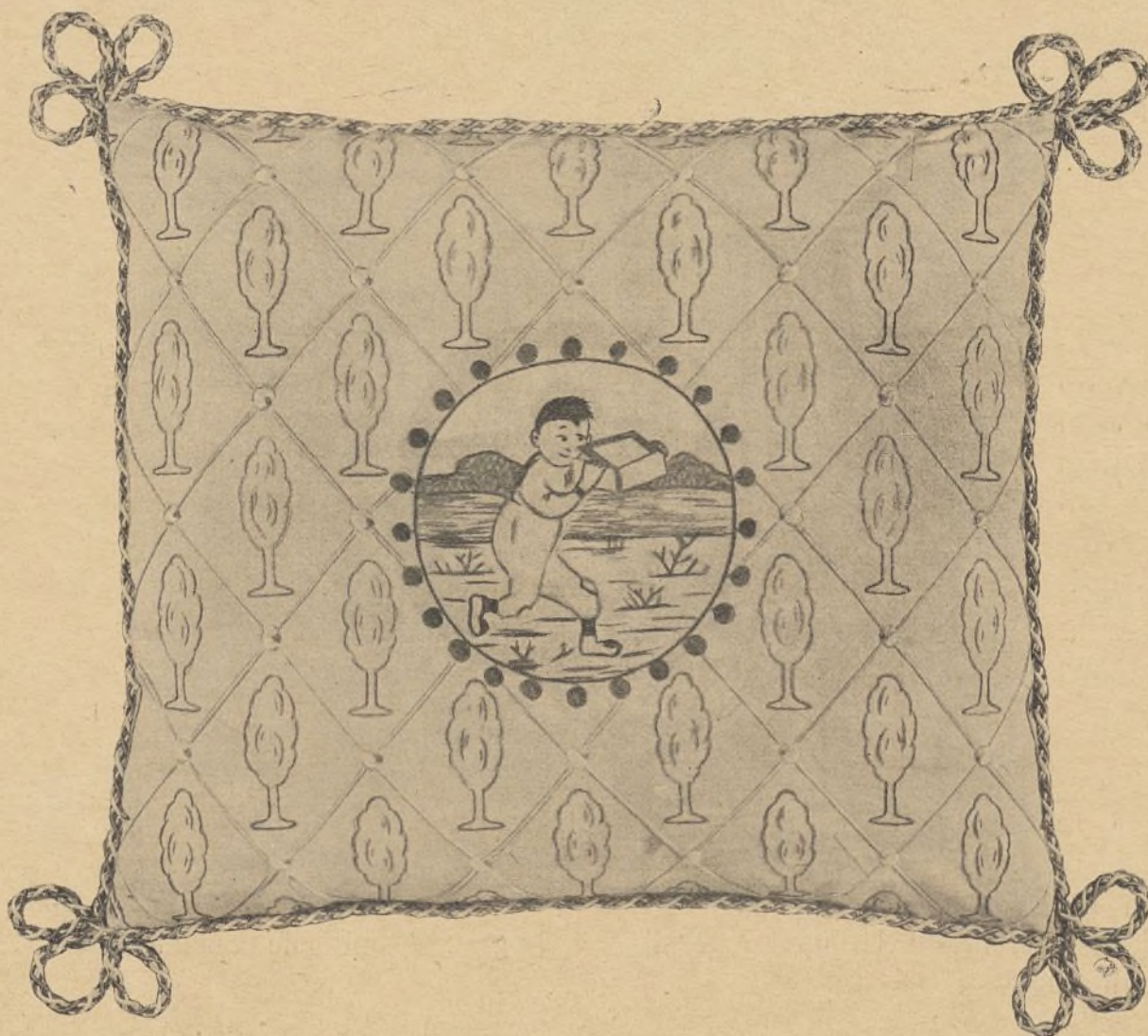


Fig. 2. — Coussin carré. Dessiné et échantillonné avec fournitures : 3 fr. 25. Doublure et cordelière : 2 fr. 75.

grise. Son petit nœud rose au point de tige. Le piano sera brun au point de tige, avec touches noires et blanches; les pédales noires.

La bougie, rose, la mèche, noire avec flamme jaune, le support, en ton cuivre.

Enfin, les feuillets de la partition seront marqués de traits noirs au point lancé; les portées, formées de petites lignes au point lancé noir et notes même ton.

La broderie exécutée sera fixée sur un carton, et doublée ensuite d'une satinette.

— Tante Patience, tu es bien gentille de nous vite beaucoup de choses nouvelles.

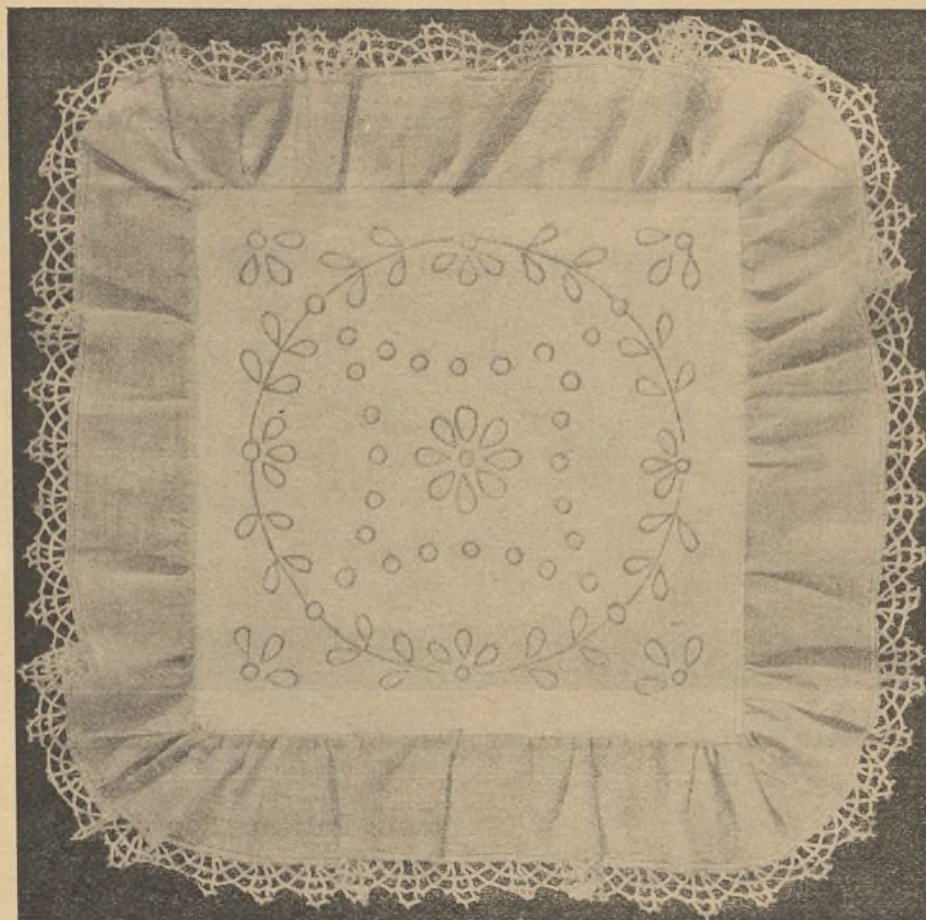


Fig. 3. — Taie d'oreiller pour Frisette. Planche n° 2. Toute montée.
La broderie seule restant à faire : 2 fr. 25.

trouver ainsi des ouvrages si amusants à faire chaque fois que nous venons. Où puises-tu toutes ces merveilles?

— Un peu partout, mignonne, dans le but de vous distraire en vous apprenant à travailler, à enjoliver vos jolies chambres et à faire plaisir autour de vous.

Coussin carré.

— Bonne, tante Patience, nous avons oublié de te dire que nous avons exécuté tous nos ouvrages du mois dernier.

Donne nous bien

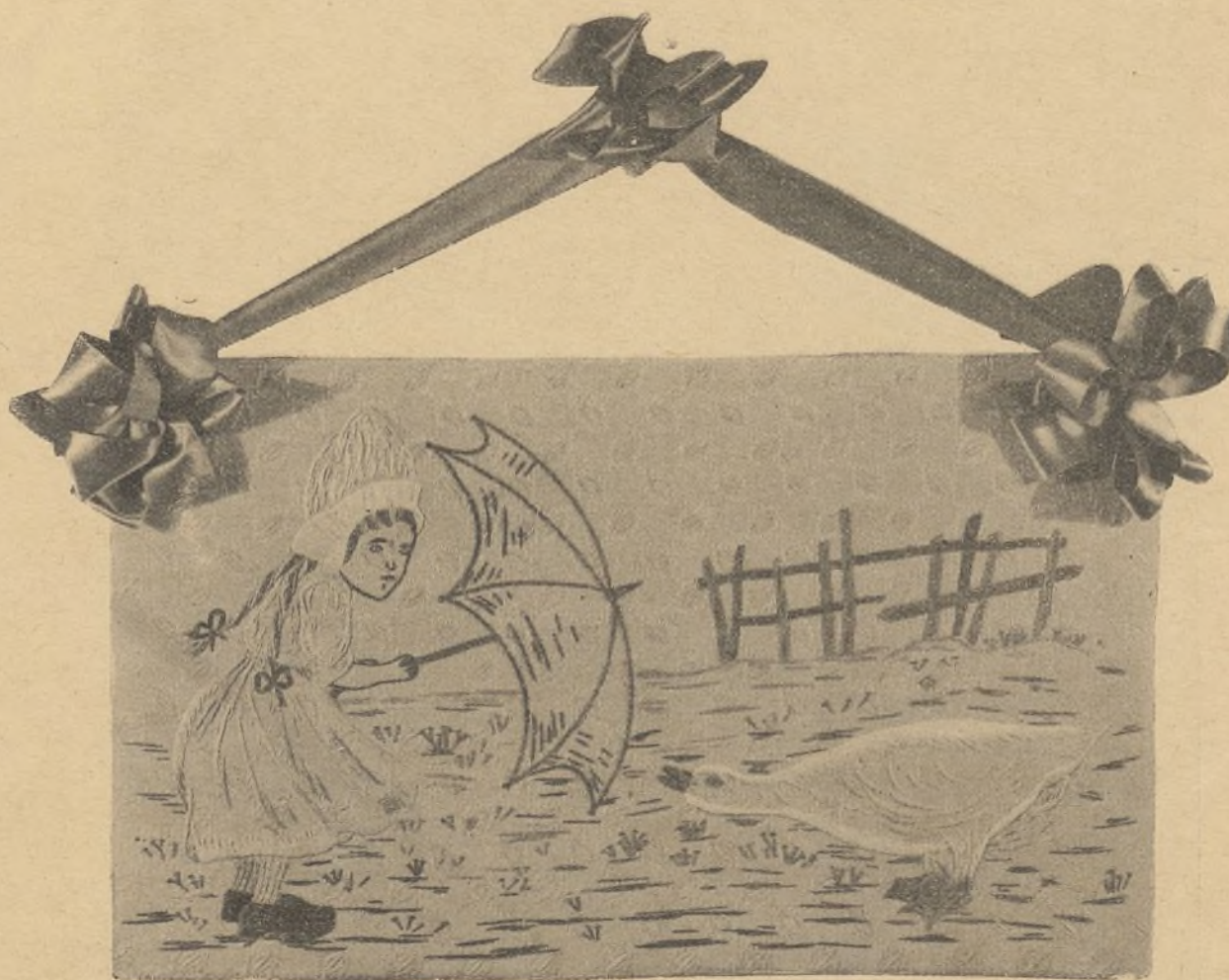


Fig. 4. — Vide-poches. Planche n° 3. Dessiné et échantillonné avec fournitures : 3 fr. 75 Doublure et ruban : 2 fr. 25.

— Mon Dieu, quel zèle, Germaine, cela va-t-il durer?

— Oui, oui, tante.

— Aimez-vous ce coussin original et d'exécution facile?

— Oui, tante, je voudrais bien le faire. Sur moire, est-ce que ce serait joli?

— Le genre du coussin étant assez rustique, je te conseille plutôt une toile, satinée écrue.

Le fond est formé d'une succession de lignes qui s'entre-croisent à distances régulières et forment des losanges en coton plat bleu faïence. Chaque point d'intersection est marqué par un pois en passé empiétant de trois tons rose.

Dans chaque losange est disposé un petit arbre; ceux du haut et du bas sont en vert foncé, éclaircis de quelques points intérieurs un peu plus pâles.

La 2^e rangée est brodée en vert moyen, la 3^e en vert clair, de sorte que le ton général se trouve dégradé, estompé jusqu'au milieu.

Lestiges sont en ton roux assez foncé. Le tout au point de tige.

— Tiens, c'est drôle,

tante Patience, on dirait les petits arbres qu'il y a dans les boîtes de soldats ou les bergeries.

— Oui, c'est vrai. Le médaillon central est serti d'une ligne vieil or au point de tige avec, tout autour, des petits pois traités au passé plat en 3 tons or tantôt foncé et moyen, foncé et clair, moyen et

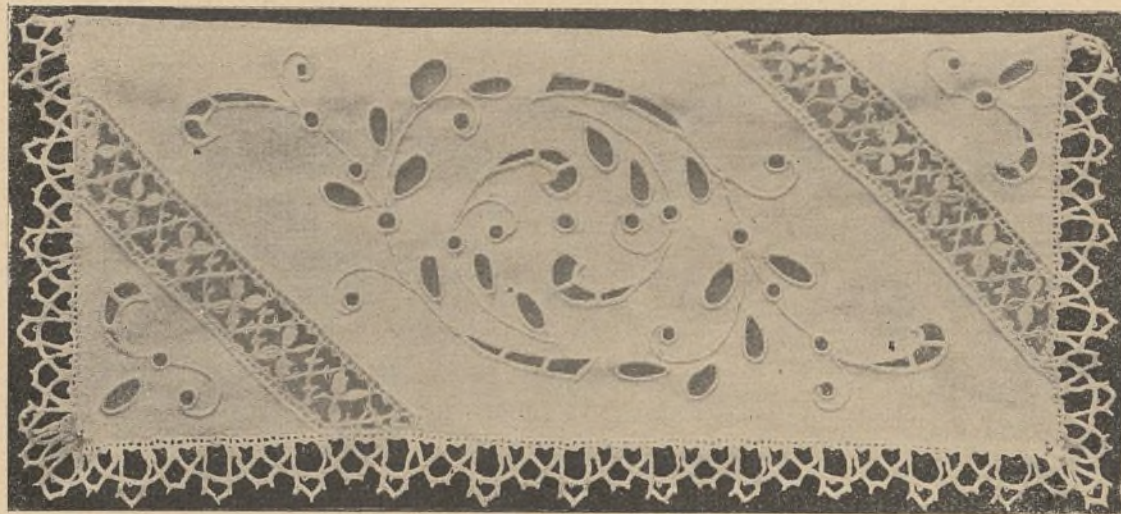


Fig. 5. — Pochette à serviette. Planche n° 1. Dessinée avec coton et dentelle : 2 fr. 25.

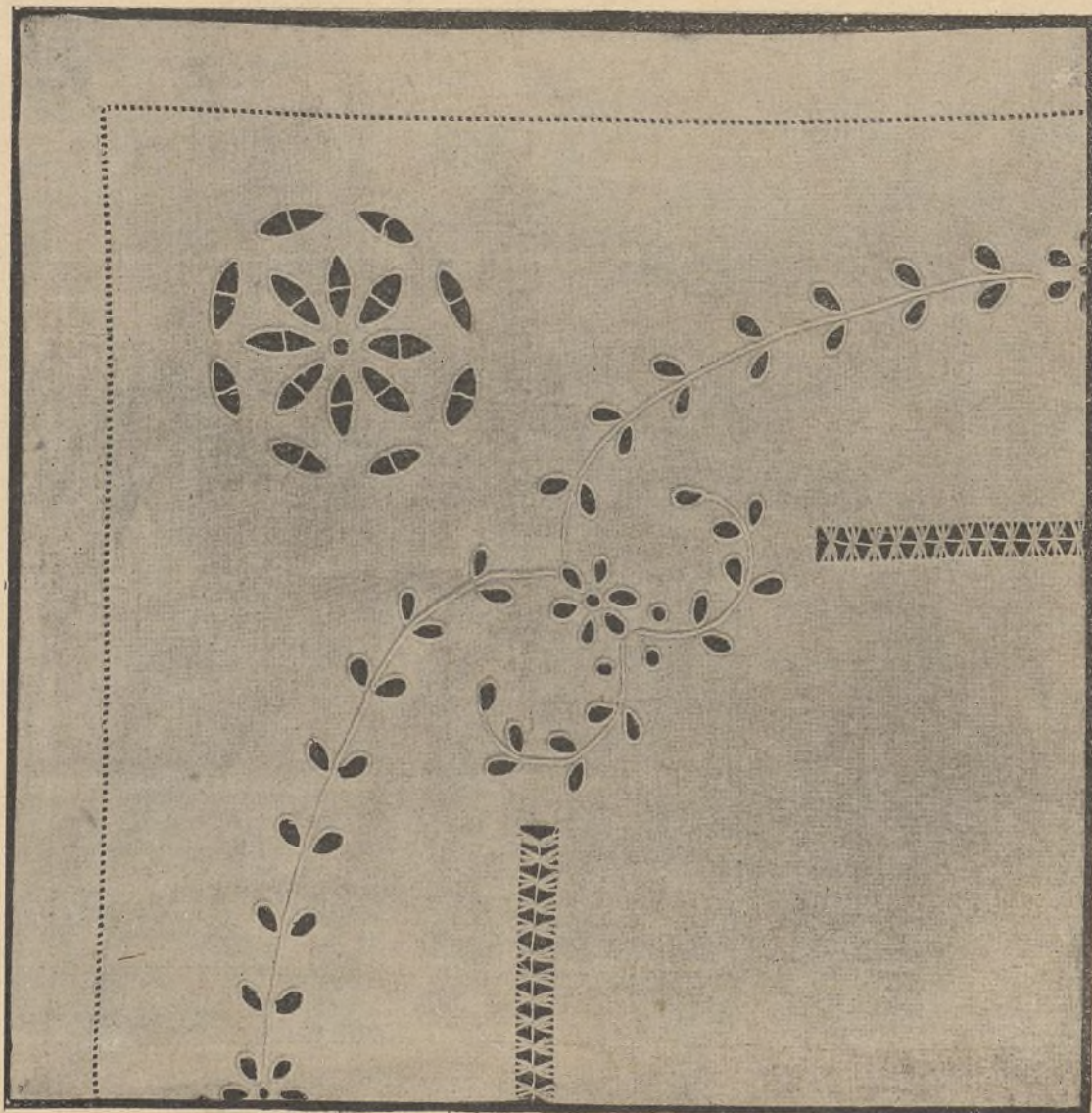


Fig. 6. — Nappe à thé. Dessinée avec coton et jours faits : 5 fr. 50.

clair. Le petit garçon, qui fuit en emportant un trésor bien précieux, si l'on s'en rapporte à son air malicieux, est habillé en bleu deux tons pour la culotte avec pièces aux genoux noir, chemise rose, souliers bruns, bas noirs (ces derniers au passé plat) ainsi que ses cheveux. Son visage et ses mains, au point de tige en noir. Le coffret bleu foncé, le paysage vert 3 tons, fleurettes roses, rivière érable 3 tons. Le paysage et le coffret, au lieu d'être en point de tige, sont formés par de grands points lancés.

Le coussin, terminé, sera monté et doublé d'une petite satinette de couleur et entouré d'une cordelière assortie à la broderie.

Taie d'oreiller pour Frisette.

— Qu'est-ce que c'est, tante Patience, que ce petit oreiller? c'est pour Frisette?

— Oui, Monique, c'est une taie pour son lit. C'est gentil, peu coûteux et vite fait.

— Trois avantages intéressants.

— D'autant plus que la taie s'achète toute montée, ornée de la dentelle, il ne reste plus que la broderie à faire et à glisser l'oreiller à l'intérieur.

La broderie s'exécute entièrement en broderie anglaise avec du coton n° 35.

— C'est vrai, tante Patience, que tu nous en procureras de toutes montées?

— Oui, mes chéries, quand vous voudrez.

Vide-poches.

— Nous continuerons, si vous voulez, par un petit vide-poches très amusant aussi.

— C'est joliment amusant, les ouvrages où il y a de petits personnages.

— Alors, Simone, celui-ci te plaira. Regarde!

— Oh! oui, tante; elle est bien peureuse, cette petite fille, une oie ne me ferait pas peur.

— Je t'engage, mignonne, à ne pas être trop fanfaronne; si tu en rencontres un jour à la campagne deux ou trois qui courent après toi, gare à tes jambes, il pourrait t'en cuire.

— Ah! c'est méchant, alors?

— Quelquefois! Pour en revenir à ce que nous faisons, je crois que ce petit dessin, dont je t'offre la planche, fera très bien sur un tissu fantaisie d'un ton indéci, grisaille, broché crème, par exemple.

Le sol et les petites herbes seront exécutés en 3 tons vert en points lancés : le ton le plus foncé vers le bas, le plus clair vers la barrière.

Les petites fleurettes sont formées d'un point jaune ou terre cuite. La barrière est en 4 tons érable au passé empiétant avec, de-ci de-là, quelques montants en 2 tons vert capre.

L'oie a le corps au passé évidé blanc et beige

clair, l'œil rouge serti gris foncé avec point noir au milieu, bec et pattes jaune 3 tons et gris foncé.

Le parapluie de la petite fille est rouge en point de tige, les aiguilles noires, manche érable.

La robe est au point de tige et passé empiétant 3 tons bleu, coiffe avec le fond en point de tige et points lancés, le rebord au passé empiétant, les cheveux sont au point tige 2 tons, avec nœud rouge pour attacher les nattes; le nez et le visage sont en noir; les sabots sont au passé empiétant bois très foncé et éclairés d'un ton plus clair; enfin, les bas sont au point de chaînette mauve.

Le vide-poches sera tendu sur un carton doublé d'une satinette verte. Un autre carton de même dimension sera entièrement tendu de satinette. Ces deux cartons seront fixés l'un à l'autre en bas, et tenus sur les côtés par un soufflet qui donnera la profondeur de la poche. L'objet sera suspendu au mur par deux rubans.

Pochette à serviette.

J'ai fait quelque chose toute seule, tante Patience, sans personne; ce n'est peut-être pas très joli, mais je ne suis pas encore une artiste.

— Fais voir, Christiane.

— Ne te moque pas de moi, tante Patience.

— Mais non, mignonne. C'est très gentil, au contraire. C'est une petite pochette à serviette.

— Tu vois, tante, c'est sur un petit morceau de toile fine que tu m'avais donné, je l'ai utilisé en décalquant ce dessin. J'ai pensé que les tiges seraient bien au cordonnet, les feuilles et les œillets en broderie anglaise et les grands motifs en Richelieu pour varier un peu.

Dans l'espace vide, j'ai incrusté ce petit morceau d'entre-deux de chaque côté en biais. J'ai bâti l'entre-deux bien à plat sur la toile en maintenant chaque bord, et je l'ai incrusté ensuite au point de cordonnet. Après, j'ai coupé la toile en dessous. Ce n'est pas plus difficile que ça.

La broderie terminée, j'ai plié le tissu en trois. Au bord opposé de celui de la broderie, j'ai fait un petit ourlet, puis j'ai réuni par un petit surjet les deux côtés qui doivent former poche; enfin, j'ai rabattu le côté brodé et bordé l'ouvrage d'une dentelle sur trois côtés.

— Tous mes compliments, Christiane, tu as de l'idée et tu t'es très bien tirée de ce petit travail.

Nappe à thé.

— Tante Patience, je voudrais bien faire quelque chose qui fasse de l'effet et qui ne soit ni difficile, ni long, il faudrait aussi que ce soit grand.

— Alors, tu as pensé que ta tante Patience allait

frapper sur la table avec sa baguette magique et que l'ouvrage allait apparaître?

— Non, ma petite tante, je voudrais bien un conseil seulement.

— Allons, je vais imiter la fée pour cette fois. Veux-tu cette nappe, de bonne dimension? Elle est en toile écrue. Elle mesure 70 centimètres toute finie. Tout autour, il y a un ourlet à jour de 3 centimètres.

A 13 centimètres de cet ourlet, il y a un autre jour

à faisceaux de 1 centimètre de haut, qui s'interrompt dans les angles pour laisser passer une guirlande de petites feuilles exécutées en broderie anglaise avec tige au cordonnet. Cette guirlande court tout autour de la nappe. Les quatre angles sont ornés de rosaces en broderie anglaise à barrettes.

— C'est une bonne idée, tante Patience, je cours chercher du coton pour la commencer tout de suite.

— Prends du numéro 30, ce sera très bien.

— Merci, tante.

POUR FAIRE UNE LAYETTE

— Voulez-vous que nous commencions une série d'ouvrages très utiles que vous pourrez faire pour les petits malheureux? Vous savez qu'il faut un peu penser aux pauvres petits enfants qui n'ont pas, comme vous, des mams et des tantes Patience pour les gâter.

— Oui, tante, nous serons très heureuses de faire quelque chose pour eux. Par quoi allons-nous commencer?

— Par une petite brassière et une petite chemise, ce sera suffisant pour aujourd'hui. La brassière peut se faire en nansouk, piqué ou flanelle. Elle se compose de deux pièces : le corps à couper double droit fil au milieu du

devant, la manche à couper deux fois.

Lorsqu'elle sera taillée, et que vous aurez laissé un centimètre de tissu tout autour en plus du patron, vous ferez les coutures d'épaules. Pour cela, vous ferez des petites coutures rabattues.

Je vous recommande pour toutes les pièces de lingerie que vous ferez de coudre toujours à tous petits points.

Vous tracerez ensuite dans le bas et sur les deux côtés de la fermeture un ourlet d'un centimètre

environ, que vous ferez bien soigneusement.

Les manches seront fermées par une couture rabattue et réunies ensuite au corps en les bâtissant d'a-

bord, de façon que la couture de la manche soit placée en dessous du bras; puis, en les cousant aussi en couture rabattue. Au bord des manches et de l'encolure, vous ferez un tout petit ourlet, et vous coudrez, au bord, à points de surjet, une petite dentelle valencienne. La petite chemise se compose de deux parties également. Le corps, à couper double droit fil au milieu, et la manche, à couper deux fois. Vous procéderez de la même façon que

pour la brassière et vous ornerez aussi l'encolure et les petites manches d'une dentelle.

Remarquez, et ceci est essentiel, que l'on ne met ni boutons ni boutonnières à ces objets qui, en touchant la peau si fragile du bébé, pourrait lui faire mal et le faire pleurer. On croise l'une sur l'autre les deux extrémités et on les fixe par une épingle de sûreté.

Il n'y a aucun danger; si l'épingle est bien fermée, le bébé ne fera pas la grimace,

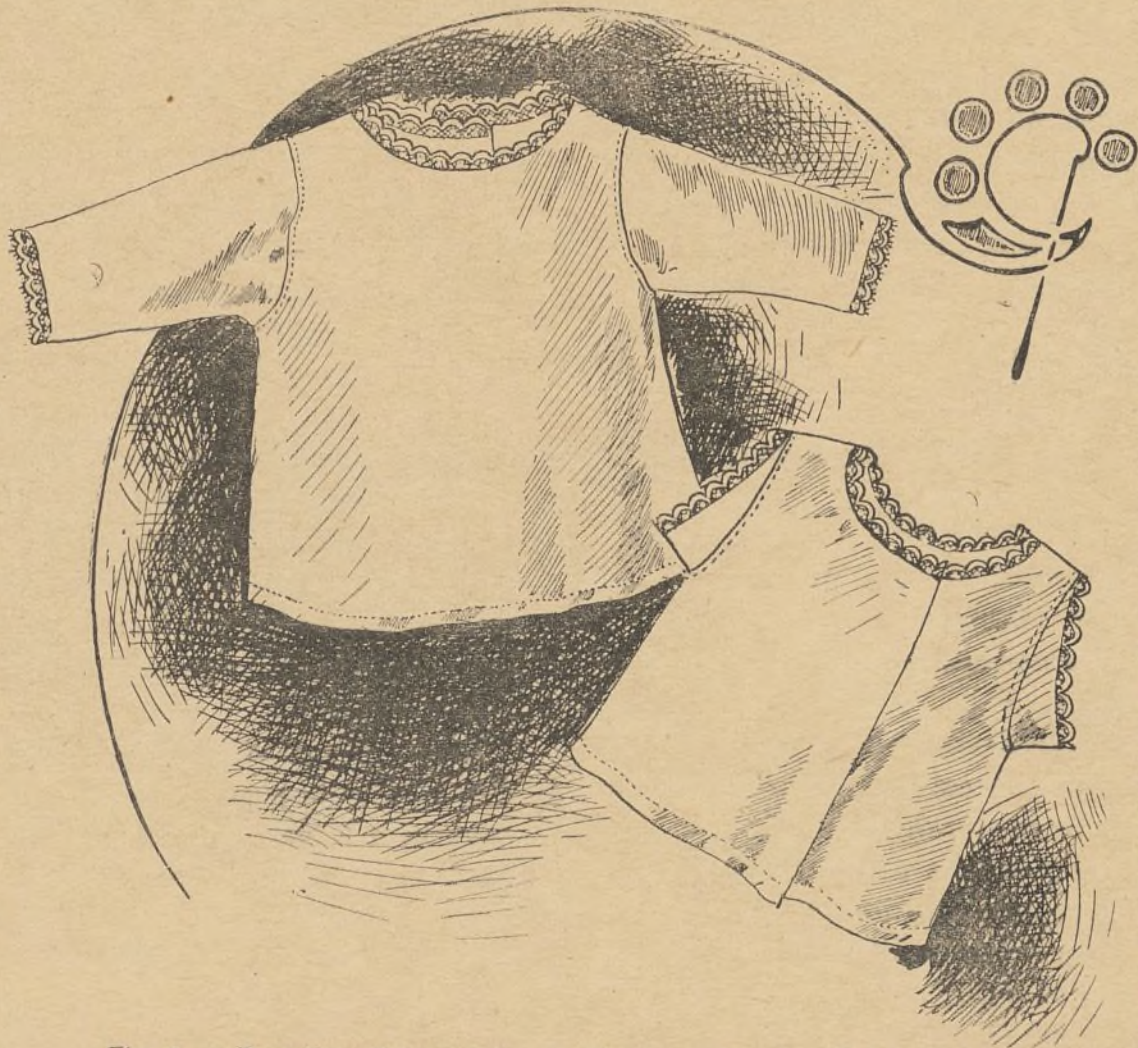


Fig. 1. — Brassière. Patron 0 fr. 40. Fig. 2. — Chemise. Patron 0 fr. 40.
Le nansouk 2 fr. 90 le mètre en 120. Dentelle 0 fr. 25 le mètre.

EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

MANTEAU DE DEMI-SAISON POUR FRISETTE

— Dites-moi, mes chéries, ce qui vous ferait plaisir pour votre fille. A-t-elle besoin de lingerie?

— Tante Patience, nous aimerions bien lui faire un joli manteau de demi-saison, pour la promenade.

Celui qu'elle a est orné de fourrure et pour le printemps elle n'a plus rien, la pauvre Frisette.

— J'ai là un petit patron composé de six pièces et si vous suivez mes indications, vous ferez un manteau ravissant.

Vous pourrez le faire en moire, en satin ou en taffetas, mais de préférence d'une couleur sombre, bronze, vieux bleu, par exemple, en tissu souple.

— Ma tante, voilà un beau morceau de satin, veux-tu me le donner?

— Oui, Monique, s'il te convient, il est à toi.

— Attends, tante, je vais te chercher des épingles et des ciseaux et tu me le couperas.

— Non, ma chérie, c'est toi qui dois te débrouiller toute seule, mais rassure-toi, je vais te donner des explications.

Les six pièces se décomposent ainsi :

1° L'empiècement du dos, à couper double droit fil sans couture au milieu du dos ;

2° Le devant à couper, deux fois droit fil partant de l'épaule ;

3° Le corps dos et devant d'une seule pièce, à couper double droit fil milieu du dos ;

4° La manche, à couper deux fois droit fil partant de l'épaule ;

5° Le col, à couper double droit fil milieu du dos ;

6° Le revers, à couper deux fois.

Laisse 1 centimètre tout autour pour les coutures, en plus du patron.

— Allons, bon, quel dommage, j'ai coupé les deux manches pour le même bras.

— Ne te désole pas, ce sont les accidents du métier de couturière, une autre fois tu feras attention. Il te reste encore un peu de tissu, recoupe-la. Là, c'est bien. Maintenant, réunis l'empiècement dos et devant par une couture. Fixe ensuite le corps à cet empiècement, en ayant soin d'épingler en face l'un de l'autre, milieu dos et milieu empiècement.

Naturellement, le corps étant un peu plus large que l'empiècement, le tissu devra être glissé sous le doigt pour être ramené à la bonne grandeur.

Le manteau sera ourlé tout autour à points coulés.

La manche sera fermée par une couture, et cousue à l'empiècement.

Enfin le col, qui pourra être, ainsi que les revers, en soierie fantaisie seront fixés à petits points à l'envers du manteau.

L'empiècement peut aussi être recouvert de guipure vieillie, ce qui rehaussera le cachet du vêtement. Celui-ci s'attache sur le côté par un bouton-pression.



LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED

(Suite.)

— Ecoutez-moi bien tous !

Il était une fois un roi qui aimait tant le doux langage des oiseaux qu'il abandonnait souvent son palais pour aller dans la campagne et dans les bois, uniquement, afin d'entendre les chansons des rossignols et des fauvettes. A l'instar du roi, les ministres, et, à l'exemple des ministres, les sujets se prirent de belle passion pour le ramage de la gent emplumée. Alors, le roi, voulant faire une œuvre agréable à son peuple, ordonna de construire, au milieu de sa capitale, une immense volière et greva sa cassette particulière d'une somme qu'il affecta à l'entretien de ses futurs pensionnaires. Puis il dit à ses ministres : « Parcourez mon royaume, et quand vous rencontrerez un rossignol, une fauvette ou tout autre oiseau heureusement doué sous le rapport de la voix, ne manquez pas de me l'expédier. » En peu d'années, la volière royale se remplit de délicieux chanteurs.

— Mais, oncle Fred...

— Taisez-vous. Je continue : A quelque temps de là, le roi eut à subir une grande guerre contre ses voisins. Comme il voulait que la besogne fût bien faite, il prit le commandement de son armée, et laissa à ses ministres le soin de veiller sur ses pensionnaires ailés. Quand la paix fut rétablie, le roi rentra dans sa capitale, mais il ne courut pas rendre visite à ses amis les gazouilleurs : le bruit des fanfares, de la fusillade et du canon l'ayant rendu sourd.

Un jour, un des ministres se dit :

« Le roi dépense beaucoup d'argent pour des oiseaux qui chantent agréablement, il est vrai, mais dont le plumage laisse infiniment à désirer. Je connais une superbe oie, d'une entière blancheur, et qui pourrait presque passer pour un cygne. Elle marche avec une grâce, une désinvolture qu'on ne rencontre guère que parmi la haute noblesse... Puisque le monarque ne vient plus ni voir, ni entendre ses pensionnaires, si je la faisais entrer dans la volière ? J'adore les sons de la clarinette et l'organe de ma jolie bestiole me rappelle le timbre aussi nasal qu'enchanteur de mon instrument favori. Et puis, les rossignols et les fauvettes sont de plus en plus rares, on n'en trouve qu'avec une extrême difficulté. Il faut pourtant que la cage serve à quelque chose, et qu'on ne laisse point gâter le grain royal.

Aussitôt dit, il introduisit son oie dans la volière.

Un autre ministre vint à son tour et se tint *in petto* ce langage :

« En vérité, je ne comprends pas qu'on entretienne à grands frais une pareille cage pour des moineaux de rien du tout. On dit qu'ils chantent bien, c'est possible, je n'en sais rien, je ne m'y connais pas... Un paon, à la bonne heure ! voilà un vrai oiseau ! et qui a de l'œil ! Si je mettais mon paon dans la cage ? Mon collègue y a bien mis une oie. »

Et le paon fit son entrée dans la cage.

Un troisième ministre raisonna ainsi :

« Ils agissent bien un peu sans façon, mes chers collègues ; mais, ma foi, je serais ridicule de ne pas les imiter. Justement, j'attends une dinde exotique, qui doit arriver d'un jour à l'autre et dont on me dit merveille... »

Quelque temps après, la dinde exotique vint tenir compagnie au paon et à l'oie.

Un quatrième ministre, très ferré sur la logique, se posa ce dilemme :

« Si je ne fais pas comme mes collègues, j'aurai l'air de protester, par mon abstention, contre leurs actes : je ne le dois pas, je ne le veux pas. Mais de quel animal pourrai-je enrichir la volière ? Je connais bien un oiseau, mais c'est une grue. Bah ! je dirai que c'est une cigogne, on n'osera pas me démentir. »

Et la grue alla rejoindre la dinde, le paon et l'oie.

Bref, tous les autres ministres dotèrent tour à



Il introduisit son oie dans la volière.



La volière était devenue poulailler.

tour la cage d'une volaille de leur choix. Eurent-ils quelques remords d'avoir ainsi détourné de sa destination première une volière et de l'avoir transformée en poulailler? On ne le saura jamais. D'ailleurs, comme ils n'étaient entourés que de flatteurs, qui se pâmaient d'aise devant les nouveaux hôtes de la volière, dans l'espoir d'y faire entrer les oiseaux de leur connaissance; comme ils entendaient à tout instant leurs familiers s'écrier sur un ton de conviction profonde :

— Oh! la superbe oie! on dirait un vrai cygne, c'est le chef-d'œuvre de la création!

— Oh! l'admirable paon! il est plus beau qu'un oiseau de paradis!

— Oh! la magnifique dinde! comme elle est potelée et appétissante! Notre pays ne produit rien de semblable!

— Oh! la ravissante grue! Elle est d'une finesse aristocratique achevée! On dirait une princesse de Nubie!

En présence de cette touchante unanimité d'admiration, les ministres finirent par se croire beaucoup plus intelligents qu'à l'époque où ils recherchaient tout bonnement des rossignols et des fauvettes.

En conséquence, la volière ne tarda pas à s'enrichir de perruches, d'autruches et de tous les volatiles de la famille des perroquets.

Un jour, le roi demanda à ses ministres des nouvelles de sa volière :

— Sire, répondirent-ils, elle est dans un état de prospérité des plus satisfaisants. A toute heure,

une foule compacte se presse autour pour en admirer les hôtes.

Le roi fut fort satisfait de cette réponse et récompensa ses ministres.

Cependant, la volière était devenue poulailler, et le poulailler lui-même s'était transformé en basse-cour!

— Eh! bien, mes enfants, n'est-ce pas là un conte amusant?

— Si, oncle Fred, mais...

— Mais quoi?

— A quel propos nous as-tu narré cette jolie histoire?

— Pour vous amuser d'abord, et ensuite parce qu'elle a pour titre : *la Légende du Conservatoire*. Ne m'avez-vous pas demandé de vous parler de cet établissement?

— Si, oncle Fred.

— Comme je feuilletais dernièrement un vieux livre de ma bibliothèque, j'ai rencontré cette légende que je me suis empressé de lire, afin de vous la redire aujourd'hui. En avez-vous compris à peu près le sens?

— Moi, j'ai compris ceci : que le Conservatoire est autant en décadence que la volière du roi, qui de volière était devenue poulailler, et de poulailler, basse-cour.

— Très juste, Simone. Maintenant, il ne faut pas oublier que cette légende est peut-être due à la plume d'un monsieur qui était, ce jour-là, de méchante humeur, car il me semble qu'il met les choses au pire. Et il y a quantité de gens qui ne m'ont pas l'air de se plaindre plus que cela de notre Ecole de musique.

— De quelle époque date le Conservatoire, oncle Fred?

— Il a été fondé en 1789, cent dix-huit ans après la première Académie royale de musique, due à Chambert et Perrin, qui recrutaient des chanteurs dans les maîtrises des cathédrales. En 1672, le célèbre musicien Lulli, dont la faveur était à son comble, prit la direction de l'Académie royale, qui passa ensuite entre les mains de Bernard Sarrette, et dont la Convention nationale fit l'Institut national de musique. C'est en 1793 que cet Institut prit le nom que nous lui connaissons aujourd'hui de Conservatoire de musique.

— Est-ce vrai, oncle Fred, que c'est le premier Conservatoire du monde entier?

— C'est, en effet, celui qui a la plus grande réputation et dont les récompenses ont le plus de valeur, mais cela ne veut pas dire qu'on ne puisse bien apprendre la musique qu'à Paris.

— Y enseigne-t-on tous les instruments?

— Tous ceux qui se jouent actuellement, oui :

piano, harpe, violon, violoncelle, contrebasse, flûte, hautbois, clarinette, cor, basson, trompette, trombone, etc.

— Mais alors, il faut beaucoup de professeurs?

— Evidemment.

C'est au Conservatoire que sont conservées et transmises les traditions précieuses des grands maîtres de la musique.

Eh! bien, dit-on merci à son oncle?

— Oh! oui.



Le Conservatoire. L'entrée de la salle des concerts.

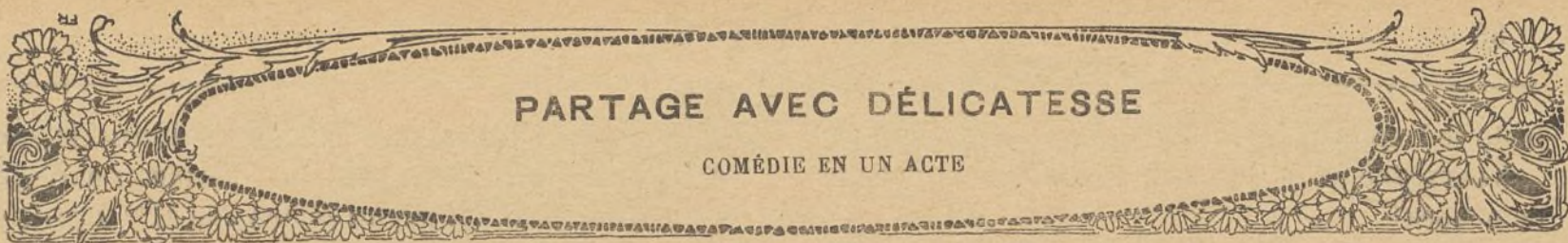
— Peut-on visiter le Conservatoire, oncle Fred?

— Je le crois, mais ce n'est pas un monument bien intéressant. Son architecture ne présente rien de remarquable, qu'une salle de concerts, excellente au point de vue de l'acoustique et décorée avec goût, que vous pourrez admirer quand vous assisterez à un concert.

— Le temps a passé tout de même, bien que le gros rhume de Denise nous ait empêchés de sortir.

— Le temps passe toujours avec toi, oncle Fred, il passe même trop vite!

— Oh! les petits flatteurs! Voulez-vous bien vous taire!



PARTAGE AVEC DÉLICATESSE

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

L'oncle PIERRE, 28 ans.
M^{me} TRÉSINDULGENTE, mère des enfants.
OCTAVE, 11 ans,
KATTY, 10 ans, } ses enfants.
ALBERT, 8 à 9 ans,

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

La scène se passe dans un joli salon; porte à droite, porte au fond. Table ronde, pas très grande, d'un côté de la scène, en avant; plus au fond : grande table ou bureau, chaises, fauteuils, etc, etc.

ALBERT, KATTY.

KATTY, au lever du rideau, choisit des fleurs déposées sur un tabouret élevé, elle en remplit des potiches, court de droite et de gauche, s'arrête pour juger de l'effet.

ARMAND (couché dans un fauteuil, un livre à la main, les pieds sur les barreaux d'une chaise.)

ARMAND. — Que fais-tu, petite sœur?

KATTY. — Tu le vois, je décore tout, je pavoise pour l'arrivée de l'oncle Pierre; mais, comme je n'ai pas de drapeaux, je mets des fleurs... Un oncle gentil comme celui-là, on ferait le tour du monde sans le trouver.

ALBERT. — Tu dis vrai : il est gai, toujours de bonne humeur; puis il a une idée merveilleuse de nous conduire, dès le lendemain de sa venue, choisir nous-mêmes les cadeaux qu'il nous fait!

KATTY, continuant à piquer une fleur de-ci de-là. — Oui, maman dit : « Soyez délicats, mes enfants, ne choisissez pas de jouets trop chers »...

ALBERT, l'interrompant. — Mais lui rit et ajoute : « Prenez ce qui vous fait plaisir. » Tu as raison de le fêter; attends, je vais t'aider.

(Il court à la

grande table, empile maladroitement les livres les uns sur les autres, range les chaises les unes à côté des autres, d'une manière régulière.)

KATTY, riant. — C'est très laid, ce que tu fais là : on dirait une gare de chemin de fer (elle remet les fauteuils et les chaises avec goût)... Et ces livres sur le bureau? On se croirait chez un libraire! (Elle place un livre sur un guéridon, l'autre sur une étagère, et ramasse les dernières fleurs). Voilà qui est prêt, il peut venir et maman aussi.

ALBERT, admiratif. — Que tu as joliment rangé toutes choses. Vois-tu, nous autres garçons, nous n'y connaissons rien!

SCÈNE II

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE, morose. — Que faites-vous? Pourquoi ne venez-vous pas jouer?

KATTY. — Nous nous préparons à recevoir oncle Pierre, vois, j'ai mis des bouquets dans tous les coins!

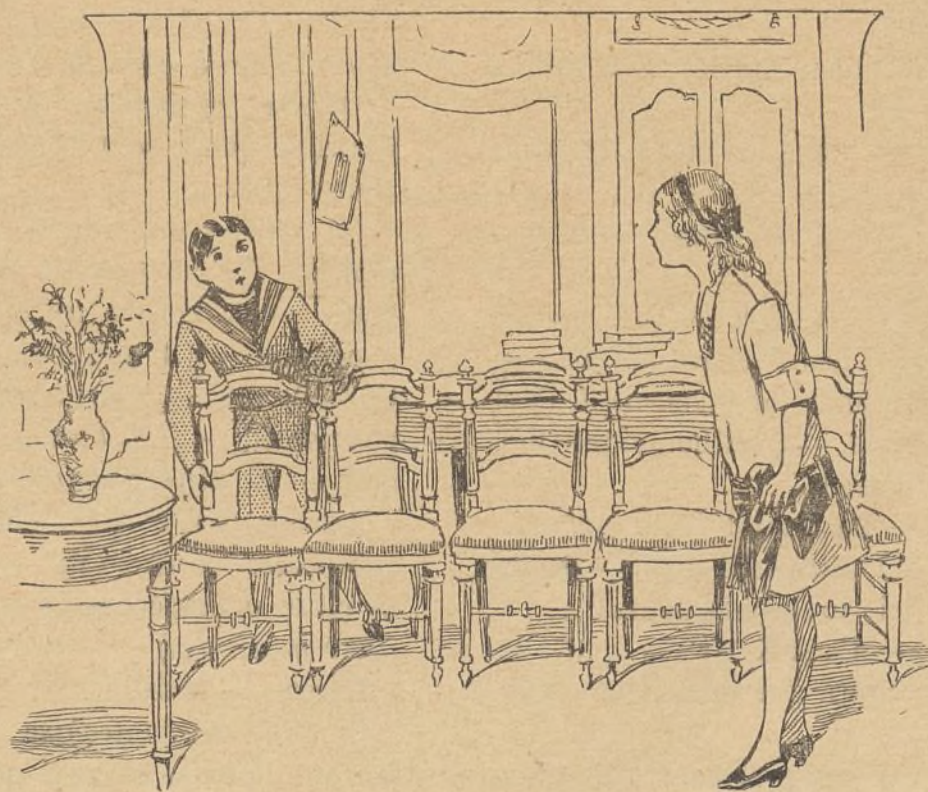
OCTAVE. — Ce n'était pas la peine..., il vous aurait tout de même donné des joujoux!

ALBERT. — Oui, mais il sera content de notre réception.

OCTAVE. — Moi, j'aime surtout ce qu'il me donne... Je choisirai un tir avec des écureuils (il vise)... Paf! un coup de carabine, et la bête tombe. (A Katty). Et toi, que désires-tu?

KATTY, avec un soupir. — Je voudrais une poupée pour remplacer celle que tu as jetée par la fenêtre, dans le jardin. (Nouveau soupir). Mais je ne pourrai pas lui demander le mobilier que tu as envoyé par le même chemin : ce serait trop!

OCTAVE, effrayé. — Tu ne vas pas, au moins, raconter cette



Il range les chaises les unes à côté des autres.

histoire à mon oncle?... Il y a quinze jours de cela!

KATTY, *triste*. — Oui, depuis ce temps, je n'ai plus de poupée!

ALBERT. — Katty devrait divulguer tes méchancetés à mon oncle! Et moi, donc! j'en aurais à dire!... Ma petite maison en chocolat que tu as mangée quand j'étais sorti; mes sous, que tu as pris dans ma tirelire, me disant le lendemain : « C'est ton Ange gardien! » Tiens, j'en ai encore de la peine. Depuis ce jour, je ne te crois plus. C'est-il gourmand!... C'est-il menteur!

OCTAVE. — Albert, je t'en prie, Katty, ne dites rien; vous verrez comme je serai gentil! Je ne vous prendrai jamais plus rien! Chut! voici mon oncle!

SCÈNE III.

L'ONCLE, une valise
à la main,
M^{me} TRÈSINDUL-
GENTE, OCTAVE,
ALBERT, KATTY.

ALBERT, KATTY, *ensemble*, sautent au cou de leur oncle. — Mon oncle, vous voilà, quel bonheur!

OCTAVE, *s'avançant plus calme*. — Bonjour, mon oncle!

L'Oncle PIERRE, *posant sa valise*. — Ah! nous voici donc réunis, mes diabolins, quelles bonnes parties nous allons faire!

OCTAVE. — Oui, demain, dans les magasins, vous me donnerez un tir, avec des écureuils, et....

M^{me} TRÈSINDULGENTE, *l'interrompant*. — A Octave. — On ne dit pas cela.

L'oncle PIERRE. — Laisse-le dire ce qu'il pense. Oui, mon neveu, demain, dès l'aurore, j'irai avec vous, au Nain rouge, chercher l'objet de vos désirs!

ALBERT, KATTY, *ensemble*. — Quel bonheur! Quel bonheur! Vive l'oncle Pierre!

M^{me} TRÈSINDULGENTE. — Pas tant de bruit, enfants.

L'oncle PIERRE, à M^{me} Trèsindulgente. — Peste, ma sœur, qu'il fait joli ici; toutes ces fleurs!...

M^{me} TRÈSINDULGENTE. — C'est Katty.

KATTY. — Petit oncle chéri, j'ai voulu fêter votre retour.

L'oncle PIERRE. — C'est une gracieuse attention, ma gentille nièce, et je veux la récompenser sans tarder (*il va à sa valise et en sort un énorme sac*

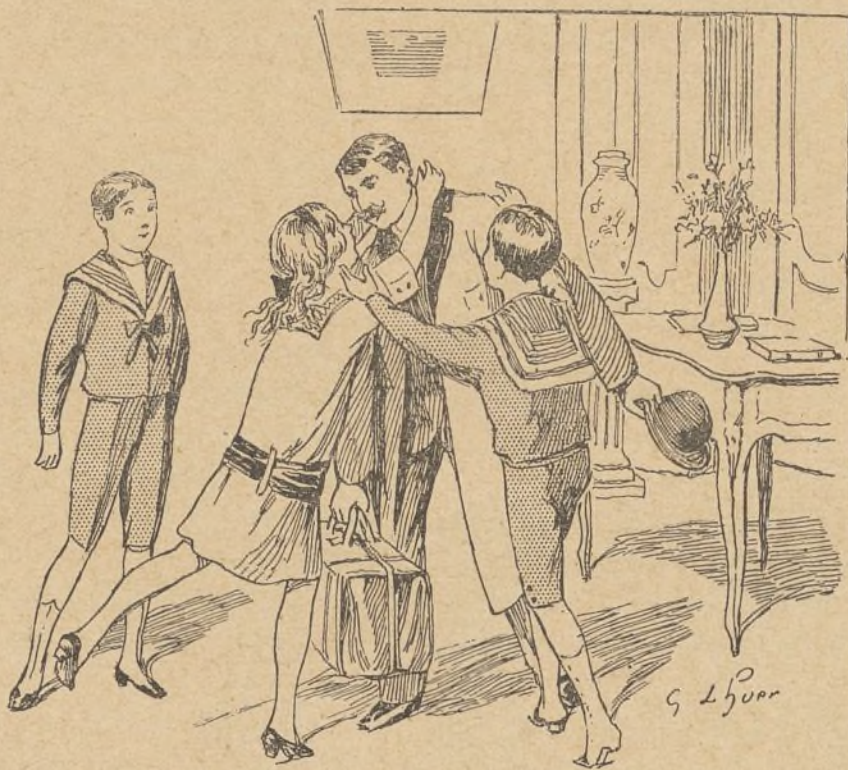
de bonbons). Tenez, mes enfants (*il donne le sac à Octave*). Puisque tu es l'aîné, partage : partage avec délicatesse. (*Il prend le bras de M^{me} Trèsindulgente*). Et toi, sœurlette, mène-moi vite au bureau de ton mari.

(*Ils sortent par la porte de côté.*)

SCÈNE IV

OCTAVE, KATTY, ALBERT.

(*Les enfants s'approchent du guéridon sur le côté en avant de la scène; ils doivent se placer de manière à laisser le devant de la table vide, afin de rendre clair le jeu de scène, qui doit être très rapide.*)



Ah! vous voilà tous réunis, mes diabolins!

OCTAVE, *allant à la table, s'asseyant d'un côté*. — Vous êtes toujours ensemble?

KATTY, ALBERT. — Oui!

OCTAVE. — Alors, asseyez-vous en face de moi. Prenez cette coupe, vous y mettrez vos bonbons; je garderai le sac.

(*Katty, Albert prennent la coupe et s'asseyent l'un à côté de l'autre, en face d'Octave.*)

OCTAVE, *renversant les bonbons sur la table*. — Hein! ce qu'ils sont beaux! ce qu'ils sont gros. Je commence.

(*Il rentre un bonbon dans le sac*) : Un pour moi. — (*Il en met un dans la coupe*) : Un pour vous. — (*Il rentre un bonbon dans le sac*) : Un pour moi. — (*A nouveau un bonbon dans le sac*) : Un pour moi. — (*Un bonbon dans la coupe*) : Un pour vous. — (*Un bonbon dans le sac*) : Un pour moi. — *Et ainsi jusqu'à la fin.*)

ALBERT, *l'arrêtant*. — Mais il me semble!...

OCTAVE, *continuant très vite le partage*. — Chut! tu m'empêches de compter. (*Il reprend : un pour moi, etc.*)

KATTY. — Mais....

OCTAVE, *de mauvaise humeur*. — Nous n'en finirons jamais, si vous parlez tout le temps! (*Il continue jusqu'au dernier bonbon*). Voilà qui est fait! (*Il se lève, son sac est énorme, la coupe des*

petits, avec laquelle ils viennent sur le devant de la scène, contient peu de bonbons et les plus petits.)

Katty, Albert se regardent consternés et regardent le public. Octave se dirige vers la porte.

SCENE V

LES MÊMES, L'ONCLE PIERRE,
M^{me} TRÈSINDULGENTE.

L'ONCLE PIERRE, arrêtant Octave au passage et prenant d'une main le sac d'Octave et de l'autre la coupe des petits. — Hé! Hé! mon bonhomme, il me semble que tu t'es fait la part du lion et que ton partage manque de délicatesse.

OCTAVE, embarrassé. — Mon oncle, qu'est-ce que partager avec délicatesse?

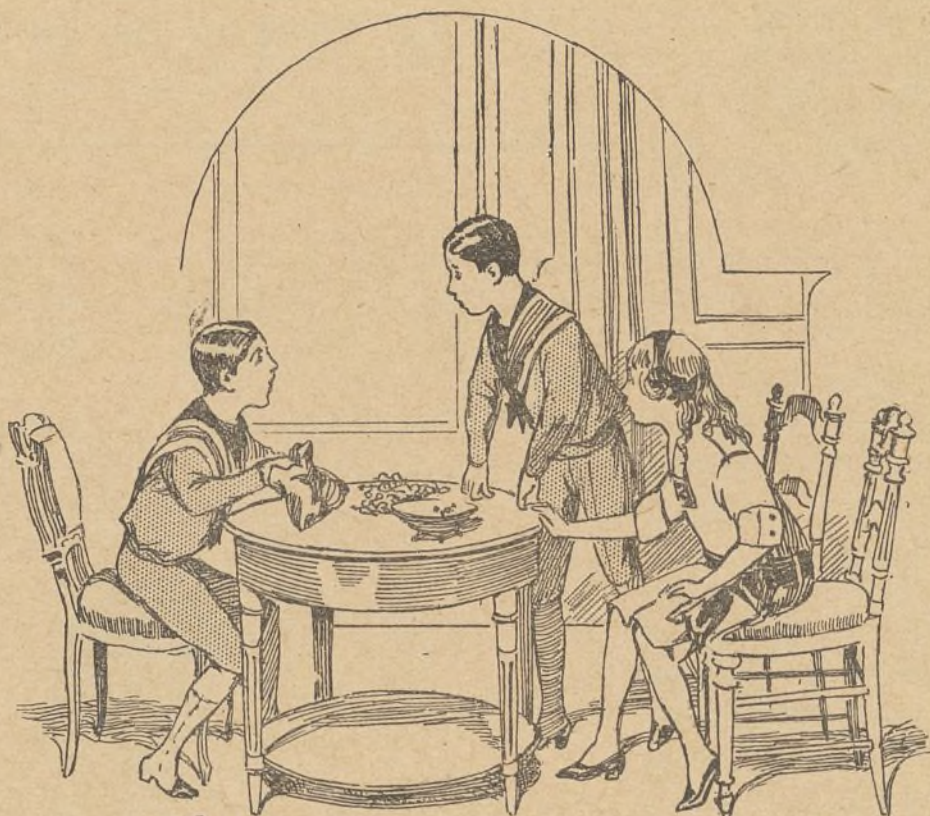
L'oncle PIERRE. — Mais, mon ami, c'est être généreux, c'est prendre la plus petite part, c'est tout au moins ne pas accaparer la part des autres.

OCTAVE, tendant le sac à Albert. — Tiens, partage, toi, avec délicatesse.

M^{me} TRÈSINDULGENTE, à Octave. — Tu devrais avoir honte de ton égoïsme, de ta gourmandise. Pour ta peine, Katty et Albert croqueront seuls lesdits bonbons, et demain, tu resteras à la maison.

OCTAVE, pleurnichant. — Oh! maman!

L'oncle PIERRE. — Tu mériterais, en effet, que les



G. Lhote

Mais il me semble!...

écureuils du tir rêvé ne soient jamais abattus par toi, mais, en honneur de mon retour, je demande ta grâce. Quant aux bonbons fais-en ton deuil, et souviens-toi, mon petit, que :

Toujours par quelque endroit, fourbes se laissent prendre.

RIDEAU

BRUYÈRE.



LE TRÉSOR DE LA MONTAGNE

CONTE TRADUIT DE L'ALLEMAND

Il y avait autrefois dans la petite ville de Rotenbourg, en Franconie, une auberge dont l'enseigne portait ces mots : *A la Chope d'Or*. C'était là que, les soirs de fête, les bergers, les villageois et quelques bourgeois se réunissaient pour finir la veillée et vider ensemble quelques verres de bière.

Tout en vidant des pots de bière et en fumant des pipes, les langues allaient leur train et chacun racontait son histoire. C'étaient presque toujours les mêmes, du reste, qui revenaient à chaque veillée et les auditeurs les savaient aussi bien que ceux qui les racontaient. Il arrivait même au narrateur quelquefois, lorsqu'il omettait un détail, de se faire rappeler à l'ordre par tous les autres qui ne voulaient pas être frustrés de la plus petite émotion.

Or, un soir, chacun avait narré son récit, pour la plus grande joie de tous les assistants, lorsqu'un grand vieillard, à barbe blanche, droit comme un chêne, malgré ses quatre-vingts ans, pénétra dans l'auberge.

— Qu'on me donne vite un verre, puisqu'on s'amuse encore ici, dit-il en frappant, avec son bâton, sur la table.

Ce fut alors, de toutes parts, un concert d'exclamations.

— Père Muller ! Père Muller ! Racontez-nous des histoires de votre jeunesse ! Père Muller, nous vous écoutons.

Avant de répondre, le père Muller accrocha sa

grande cape de berger à un clou fiché dans la muraille, lança son bonnet dans un coin, prit place au milieu des buveurs et dit enfin :

— Les histoires de ma jeunesse ? Vous les connaissez toutes, sauf une ; mais celle-là est si extraordinaire que vous n'y croiriez pas et que vous me traiteriez de radoteur. Et puis je n'aurai pas le temps de vous la dire en entier ce soir, car l'heure est déjà fort avancée et il y a beau temps que le couvre-feu est sonné.

— Père Muller, tout ce préambule n'est que pour vous faire prier. Allons, avouez-le ! Vous grillez autant de nous raconter votre histoire, que nous de l'entendre. Ne nous faites pas languir inutilement.

Un sourire malicieux passa sur les lèvres du vieillard qui s'écria alors :

— Eh bien, soit ! Ecoutez tous, mais si vous êtes encore ici à l'aurore, vous ne vous en prendrez pas à moi.

Le silence s'établit comme par enchan-

tement et tous les yeux étaient braqués sur le père Muller, lorsqu'il commença en ces termes :

« Je pouvais avoir une quinzaine d'années et j'étais un robuste gars lorsque j'entrai au service d'un fermier du Harz qui m'engagea pour garder ses troupeaux. Mes fonctions n'avaient rien de difficile et je m'en acquittais fort bien, aidé de mon chien Fidèle. Au bout de la première année, mon maître était si content de mes services qu'il me fit cadeau d'un couteau que j'ai toujours conservé depuis et qui ne quitte pas la poche de ma houppelande. Mais,



Un grand vieillard pénétra dans l'auberge.

un beau jour, sans que je puisse m'expliquer ce qui s'était passé, il m'arriva de rentrer à la ferme avec dix moutons de moins dans mon troupeau. Le fermier, mécontent, me renvoya bien vite dans la montagne pour les chercher. Mais la nuit tombait déjà, il fallait traverser un petit bois. Je me perdis dans les sentiers sombres, si bien qu'il me fut impossible de retrouver mon chemin, malgré Fidèle qui m'accompagnait. Je n'avais d'autre parti à prendre que celui d'attendre l'aurore. C'est ce que je fis avec assez de philosophie. Je choisis, au pied d'un grand arbre, un endroit tapissé de mousse, je m'enveloppai dans mon manteau et, prenant Fidèle pour oreiller, je m'allongeai confortablement avec la ferme intention de dormir quelques heures, ne pouvant rien faire de plus utile.

« Je somnolais lorsque mon chien, tout à coup, se mit à grogner sourdement. Je crus que le passage d'une bête dans un fourré l'avait effrayé et je lui parlai pour le faire taire. Mais, au lieu de se calmer, il grogna de plus belle et me tira par mon manteau pour me faire lever. Je jugeai alors que je courais quelque danger et je fus debout en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

« La lune brillait; ayant jeté un regard circulaire autour de moi, j'aperçus, dans la clarté de l'astre nocturne, une forme humaine toute velue, sommairement vêtue de feuilles d'arbres, couronnée de guirlandes et qui avait à la main, en guise de canne, un sapin déraciné.

« Je fus si effrayé par cette apparition que je faillis tomber à la renverse, et cela serait certainement arrivé si je n'avais rencontré, dans mon dos, le tronc de l'arbre au pied duquel je m'étais couché.

« Les yeux fixés sur le spectre, je gardais une immobilité de statue, craignant de me compromettre par le moindre geste et je ne savais quel parti prendre, lorsque j'entendis une voix aigre résonner effroyablement dans le silence de la forêt.

« — De quoi as-tu peur? disait cette voix. Je ne te veux pas de mal. Je suis le gardien des trésors de la montagne et si tu veux venir avec moi ta fortune sera faite en un moment.

« J'étais plus mort que vif. Au lieu de répondre, je fis un grand signe de croix, espérant par là chasser le démon; mais lui, au lieu de s'enfuir, me fit de sa main décharnée, le geste d'approcher.

« — Viens donc, nigaud, tu ne le regretteras pas.

« Cette fois, je pris mon courage à deux mains et je m'écriai d'une voix que j'aurais voulu rendre ferme, mais qui tremblait comme celle d'un vieillard :

« — Cesse de me tenter, Satan, je n'ai que faire de tes richesses.

« — Peut-on dire une pareille sottise? reprit le spectre. Ane bête, triple sot, tu ne sais donc pas tout ce que tu pourrais faire avec seulement

de l'or plein le bissac que tu as là? Allons, décide-toi, je te donne encore une minute pour réfléchir.

« — Va-t'en, dis-je pour toute réponse en ébauchant un nouveau signe de croix.

« — Tiens, tu n'es qu'une bête, mais tu m'intéresses tout de même et je veux faire ton bonheur malgré toi, bien que tu ne le mérites guère et que ton peu de confiance soit blessant pour moi. Si tu écoutes bien ce que je vais te dire et si tu deviens un jour plus raisonnable, tu pourras encore devenir riche. Voici ce que c'est :

« Un trésor immense est enfoui dans les entrailles du Brocken, cette montagne que tu connais bien. Il



Mes fonctions n'avaient rien de difficile.

y est depuis neuf cents ans et depuis neuf cents ans je n'ai cessé de veiller dessus. Mais aujourd'hui je suis délivré de ce devoir et je peux offrir ce trésor à qui je voudrai. Il est dans une caverne éclairée par un demi-jour et que tu trouveras aisément en suivant mes instructions.

« Rends-toi au mont Saint-André. Arrivé là, tu chercheras la petite vallée du Silence; tu la reconnaîtras à un ruisseau qui serpente tout au fond et dont tu suivras le cours jusqu'à ce que tu rencontres un pont jeté en travers; garde-toi bien de franchir ce pont, car tu te trouverais alors dans un labyrinthe dont tu ne pourrais plus sortir, mais continue à suivre le ruisseau jusqu'à une grosse roche qui en barre la route. Tu trouveras à une faible distance de là une excavation à demi comblée. Tu fouilleras profondément, entre deux murs solides, jusqu'à la découverte d'une grande pierre plate, solidement maçonnée. Quand tu auras descellé cette pierre, tu seras en présence d'une galerie qui mène au trésor.

« Comme je faisais un geste d'étonnement, le spectre poursuivit :

« — Là, tu ne seras pas encore au bout de tes peines. Cette galerie est si basse qu'il te faudra ramper sur les mains et sur les genoux pour la parcourir, et si sombre que tu seras obligé de prendre avec toi une lampe de mineur, que tu tiendras dans tes dents. Des roches aiguës te blesseront peut-être, n'y fais pas attention, mais avance vaillamment jusqu'à ce que tu arrives à un escalier de pierre de soixante-douze marches au bout duquel tu te trouveras dans une vaste salle avec trois portes devant toi.

C'est derrière la porte du milieu, fermée par sept

serrures, que repose le trésor. En guise de clés, munis-toi de la racine connue sous le nom d'*Ouvre-tout*, elle est facile à trouver et, au cas où tu ne saurais te la procurer, un chasseur expérimenté te donnerait facilement les renseignements nécessaires, mais rappelle-toi qu'il est inutile de tenter le voyage si tu ne possèdes pas cette racine, car elle seule est capable de faire jouer les sept serrures énormes qui ferment la porte. Il te suffira pour cela de l'appuyer

successivement sur chacune des serrures, alors la porte s'ouvrira avec un grand bruit.

« Tu verras dans la chambre tant d'or et de pierreries que tu ne sauras pas si tu rêves ou si tu es éveillé. Mais tu ne devras toucher à aucune des splendeurs qui frapperont d'abord tes regards. Quand tes yeux seront habitués au scintillement de toutes ces merveilles, tu pénétreras dans l'intérieur de la chambre et tu iras jusqu'à un coffre placé au milieu.

« Dans ce coffre, tu auras la permission de puiser tout l'or que tu voudras et d'en emporter autant que tu pourras en charger sur tes épaules. Tu en auras

certainement pour mener grand train tout le restant de ta vie. Du reste, tu pourras revenir puiser au trésor trois fois de suite, mais si tu voulais y aller une quatrième tu serais certainement puni de ta cupidité, car tu ne pourrais franchir sans accident les soixante-douze marches de pierre.

« La seule recommandation que j'ai à te faire, c'est d'avoir bien soin de remettre la dalle qui obstrue la galerie conduisant au trésor de la montagne.

« Le spectre ne parlait plus depuis longtemps, il avait même disparu, que j'étais encore au pied de l'arbre aussi immobile qu'au premier moment de



J'aperçus une forme humaine.

cette scène surprenante. Ce n'est qu'au petit jour, en entendant mon chien aboyer, que je repris possession de moi-même. Mais je rentrai à la ferme plus fatigué que si j'avais fait vingt lieues dans ma nuit. »

— Eh bien! voulez-vous mon impression, père Muller, dit un des buveurs lorsque le vieillard eut cessé de parler, vous avez fait là un rêve étrange, voilà tout et le spectre n'a jamais existé que dans votre imagination.

— Que non! reprit le père Muller, ce que je vous ai dit là n'est pas un conte...

— Vous avez donc suivi les conseils du démon pour affirmer une chose pareille?

— Je m'en serais bien gardé! Et puis, l'aurais-je

voulu, je n'aurais jamais pu entreprendre le voyage, car, bien que j'aie interrogé tous les chasseurs de ma connaissance, je n'ai pu parvenir à découvrir cette fameuse racine *ouvre-tout* indispensable à la réussite de l'entreprise. Maintenant, bonsoir. Vous avez voulu une histoire, vous l'avez eue. Pensez-en chacun ce que vous voudrez. Pour moi je vais m'aller mettre au lit, car il est minuit passé, ce qui est bien tard pour des honnêtes gens.

Ces dernières paroles donnèrent le signal du départ. Chacun des auditeurs prit sa cape et son chapeau et, en quelques minutes, l'hôtellerie de la *Chope d'Or* fut déserte.

(A suivre).

RÉCITS ET ANECDOTES

Et les nègres?

Le petit Gaston est soucieux. Il interroge son père :

— Alors, tu m'as dit que les hommes étaient faits avec de la poussière?

— Mais c'est la vérité, mon enfant.

— Ah! je comprends! Alors, les nègres sont faits avec de la poussière de charbon!

Petite malice.

Dans le train de Ceinture, l'autre jour, un monsieur, arborant une superbe paire de lunettes, était en train de lire un journal.

Son voisin, qui aurait bien voulu lire, lui aussi, s'écria soudain :

— Monsieur, seriez-vous assez aimable de me prêter vos lunettes un instant? Je n'y vois pas très clair.

— Volontiers.

— Là; maintenant que j'y vois bien, pourriez-vous me passer un instant votre journal?

Le premier voyageur, sans remarquer la ruse, lui prêta son journal. Le tour était joué.

Un client exigeant.

Un monsieur entre chez un pharmacien.

La petite conversation suivante s'engage :

— Vous êtes pharmacien, vraiment?

— Mais oui.

— Depuis quand?

— Depuis vingt ans.

— Vous avez votre diplôme?

— Oui; il est là, encadré.

— Vous êtes connu avantageusement dans le quartier?

— Je le crois.

— Vous n'avez jamais commis d'erreur de médicament?

— Jamais.

— C'est bien. Alors donnez-moi pour deux sous de boules de gomme!

Mots d'enfants.

Une maman enseigne la vérité à son petit garçon :

— Il y a deux routes, dit-elle; l'une, celle de la vérité; l'autre, la voie du mensonge.

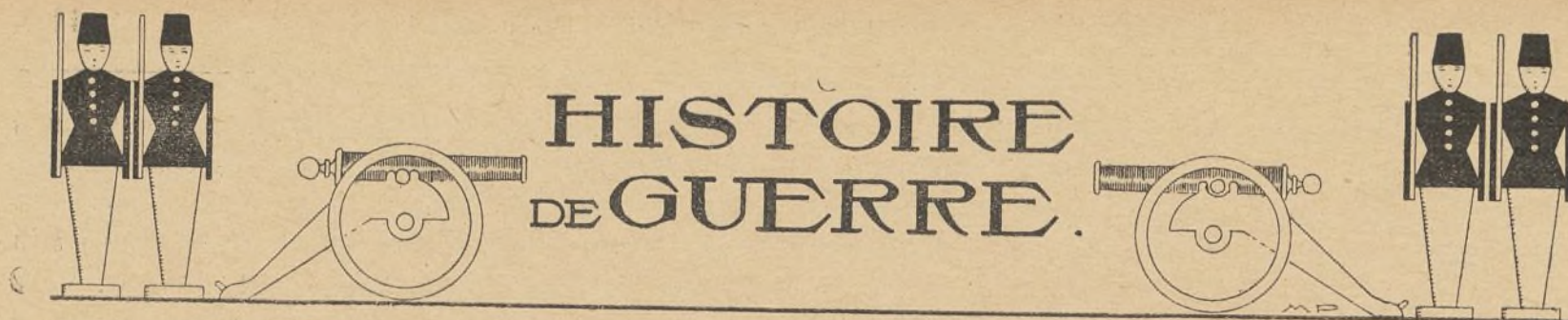
L'enfant, rêveur :

— N'y a-t-il pas un chemin entre les deux?

*
* *

Bébé parle de son oncle, qui est chauve :

— Il est gentil, mon oncle, mais ses cheveux sont joliment usés!



HISTOIRE DE GUERRE.

A mon petit Jacques.

« Grand'mère, me dit Jacques, m'écriras-tu aussi un joli conte, comme celui de Thérèse, comme celui de Charlotte; un conte qui sera imprimé et que je lirai ! »

Le moyen de résister à ce chéri, quand il regarde avec ses grands yeux caressants, qu'il remue ses boucles brunes aux pointes d'or... et qu'il m'entoure de ses deux bras !

Néanmoins, je suis embarrassée : si bienveillant que soit mon éditeur, accepterait-il une histoire de garçons dans un journal de petites filles?... Les lectrices de *Ma poupée* ne se révolteront-elles pas?... Enfin, les poupées elles-mêmes, une fois leurs petites mères endormies, ne viendront-elles pas en masse sonner à ma porte, envahir mon appartement, escalader mon encrion et discourir..., non comme des petites filles, ce qui, déjà, est long, mais comme des poupées, ce que je crois interminable.

J'en étais là de mes réflexions, quand Marthe, ma gentille nièce de quinze ans, entra. Je lui exposai mes hésitations :

— Jacques n'aime que les soldats de plomb, les trompettes et tambours, les fusils, les canons, je ne puis donc lui faire qu'un récit de guerre. Et la guerre, hélas ! n'est pas un conte de fée.

— Tante, pourquoi ne lui raconteriez-vous pas la guerre de 1870 ?

Et, d'un ton un peu piqué, elle ajouta :

— Quand il s'agit de la France, d'aimer son pays,

les petites filles ne doivent-elles pas avoir des cœurs de petits garçons?... S'habituer, comme ceux-ci, à la vaillance?... Vos mignonnes amies n'ont-elles pas le désir de savoir ce que faisaient alors des fillettes comme elles ?

Et voilà que Marthe, lancée, me parle de Jeanne d'Arc, de Jeanne Hachette... Je l'arrêtai, et je commence mon histoire. Elle n'a que le mérite d'avoir été vécue; prenez-vous-en à Jacques si elle ne vous intéresse pas.

C'était une heureuse famille, que la famille Chagneul : trois filles et trois garçons. Je vous laisse à penser les bonnes parties que faisait cette bande d'espiègles aux jours de congé ! Tantôt l'esplanade de Mesy retentissait de leurs cris joyeux, qui se répondaient le long de la terrasse; tan-

tôt ils flânaient, la ligne à la main, aux bords de la Moselle.

Rien ne manquait à leur bonheur. Leur père, riche industriel, veillait à ses affaires et à leur éducation; leur mère n'avait guère de loisirs au milieu de ce petit monde. Ainsi, ils grandirent... Mais, un jour que Charles, le héros de mon histoire, terminait sa classe de rhétorique, les visages autour d'eux devinrent soucieux; des bruits de guerre circulaient, et bientôt, en effet, la guerre à l'Allemagne était déclarée : la guerre de 1870.

Petit Jacques, les soldats qui vont défilier devant



Papa, laissez-moi m'engager !

toi, dans mon récit, ne seront pas de petits soldats de plomb, que tu alignes et que tu mènes en riant à la bataille, pour recommencer le lendemain. Mes petits soldats ont une âme, un cœur qui bat bien fort pour la France : ce sont de petits garçons d'hier, aujourd'hui des hommes, qui laisseront leur mère, leurs petites sœurs en pleurs, pour remplir le saint devoir de défendre la terre où ils sont nés.

Quelques-uns reviendront estropiés au foyer. Beaucoup seront couchés, comme tes petits soldats, par la mitraille; mais ils ne se relèveront plus, eux, et leur dernier cri aura été : « Vive la France ! »

Donc, notre joyeuse maison de la rue des Clercs était transformée en ambulance. M^{me} Chagneul, le brassard rouge au bras, se multipliait pour préparer un refuge hospitalier aux blessés, priant Dieu d'épargner les siens; car Alfred, l'aîné, partait avec les francs-tireurs, ce corps d'éclaireurs dont nul, je crois, n'a raconté la bravoure. Les sœurs aînées aidaient leur mère; la petite effilait de la charpie, dont on se servait alors pour panser les blessures; à elles aussi serait réservé le doux soin d'écrire aux mères anxieuses, dont on allait soigner les fils.

Et Charles? Au lendemain de la déclaration de guerre, il avait à peine dix-sept ans.

— Papa, dit-il, je suis grand et fort, laissez-moi m'engager?

— Alfred est déjà parti; tu es trop jeune, mon enfant. D'ailleurs, ce ne sera pas long; bientôt, nous serons vainqueurs! Le jour où, par malheur, les Prussiens arriveraient devant Metz, eh! bien, ce jour-là, tu partiras.

Charles parcourait tristement les rues de sa ville natale : « A Berlin! à Berlin! » criait la foule enthousiaste, tandis que les canons et la lourde cavalerie défilaient. Au soir, il rencontra Gaston, son camarade, le fils du général, qui, en tenue, rejoignait son corps :

— Adieu, mon vieux, ce que je suis heureux de partir et d'aller offrir une bonne pile à ces casques pointus!

Et, frappant sur son sac :

— Figure-toi que je viens de rencontrer la vieille M^{lle} C...; elle me croit toujours un gamin et a mis dans mon sac du chocolat, tout comme pour un baby. Je n'ai pas voulu la désobliger, mais quelle idée!

Serrant une dernière fois la main de son ami, il partit les yeux enthousiastes, la marche légère, tandis que Charles demeurait pensif, rongé par son frein.

Bientôt, les mauvaises nouvelles arrivèrent : la défaite s'avancait. Gaston, si jeune, si enfant, était blessé à Borny; le cercle de fer se resserrait; l'ennemi bloquait Metz.

Ce jour-là, le bureau de M. Chagneul s'ouvrit, livrant passage à Charles :

— Père, laissez-moi partir.

Et le père, serrant son fils sur son cœur, dit simplement :

— Va.

Le lendemain, le petit Charles, revêtu du joli uniforme gris des francs-tireurs : la guêtre blanche arrêtée au bouffant de la culotte, le képi bien posé sur ses cheveux blonds, rejoignit Alfred. Il était rayonnant d'ardeur, de jeunesse, de désir de combat, et oubliait presque les larmes de sa mère et des petites sœurs, qui lui faisaient mille recommandations.

Mais ce n'était pas une guerre pour rire; elle fut dure au pauvre.

D'abord le réveil à l'aube, après une nuit passée sur le sol; il se serait évanoui, sans Alfred qui, d'une goutte de rhum, le ranima.

Puis, le soir, il fut de grande garde. Alors, seul, le fusil sur l'épaule, il interrogeait les lumières des avant-postes prussiens, guettant le moindre bruit pour donner l'éveil; entendant au loin le cor strident de l'ennemi qui faisait l'appel du soir, ou sonnait l'extinction des feux. Parfois, une ombre s'approchait, ne répondait pas au mot d'ordre; alors..., il tirait.

Ou bien c'était l'appel rapide : « Des hommes de bonne volonté pour débusquer les Prussiens, qui sont dans la ferme là-bas? » disait le capitaine. Vous pensez que le petit Charles n'y manquait pas. Silencieuse, la petite colonne s'avancait, le fusil armé; puis, à quelques pas du village, s'arrêtait, mettait genou en terre, et le feu des balles crépitait : au son des trompettes et du tambour, elle s'élançait à l'assaut du village!

Combien d'entre eux furent, à leur tour, couchés par le plomb ennemi! Charles revint d'une de ces expéditions, le képi troué d'une balle, ce dont il était très fier, déclarant :

— Les belles vacances!

Un soir que les deux frères, de permission, avaient pu descendre chez leurs parents, après que leur mère les eut tendrement embrassés :

— Gaston est mourant, fit-elle, en désignant une petite chambre transformée en ambulance.

Une seconde après, Charles serrait dans ses bras le camarade quitté, peu de temps avant, si plein de vie et d'entrain. Il était méconnaissable : pâle et las, il semblait beaucoup souffrir :

— Fini, mon vieux Charles, dit-il d'une voix faible, je ne m'en remettrai pas.

Et, désignant sa jambe :

— Ils m'ont touché là, trop haut, pour qu'on

puisse l'amputer! Nous nous battions cependant bien, quand cette stupide balle m'a atteint. Je suis tombé dans un fossé; pour me protéger des balles qui pleuvaient, j'ai mis mon sac sur ma tête, et puis je n'ai plus rien vu! Quand je suis revenu à moi, le grand champ était silencieux; de loin en loin, je voyais ramasser des blessés. J'appelai... trop faiblement, sans doute! Ah! le chocolat de la vieille demoiselle. Sans lui, je serais mort de faim! Je me suis retrouvé à l'hôpital, puis chez toi, mon vieux, où ta mère me soigne, où tes sœurs sont bonnes comme les anges du bon Dieu. Ah! si, au moins, nous les avions battus!

Et, anxieux, il interrogeait Charles; mais, hélas! les nouvelles étaient sombres: aucun hal-lali triomphant ne vint adoucir le dernier soupir du petit soldat.

Emu par cette vision, Charles regagna les avant-postes. L'arrière-saison ajoutait maintenant son voile gris aux privations des francs-tireurs. Le froid le faisait grelotter; la fatigue le laissait parfois si las

qu'il n'avait plus l'énergie, le soir venu, de descendre dans la grande maison, silencieuse et morne. Insouciant, il allait, sous le feu ennemi, ramasser des pommes de terre dans les champs d'alentour, ou cueillir les derniers raisins. Exaspéré, l'un de ses amis, Henri de L..., pointait lui-même les canons sur le château paternel, occupé par l'état-major prussien, disant :

— Visez là, c'est le point faible.

— La bravoure n'est pas toujours le succès! Petit Jacques, la vie te dira cela; ce n'est pas toujours quand l'effort aura brisé ton cœur, en épuisant tes forces, que la victoire sera ton lot!

Oh! combien fut triste le jour de la capitulation de Metz! Quels sanglots de rage et de désespoir elle arracha aux petits francs-tireurs!

Leur situation, d'ailleurs, était critique; la justice militaire prussienne était sommaire pour eux; on les fusillait. Grande fut l'angoisse de la famille Chagneul sur le sort réservé aux deux frères. Le père de Gaston, le général, les sauva :

— Ce sont mes ordonnances, dit-il.

Les Allemands feignirent de croire, et Charles partit en captivité pour Dusseldorf. La veille de ce départ, maman et les petites sœurs ont cousu aux deux frères une ceinture où les pièces d'or, habilement enchâssées, subviendront aux besoins des prisonniers.

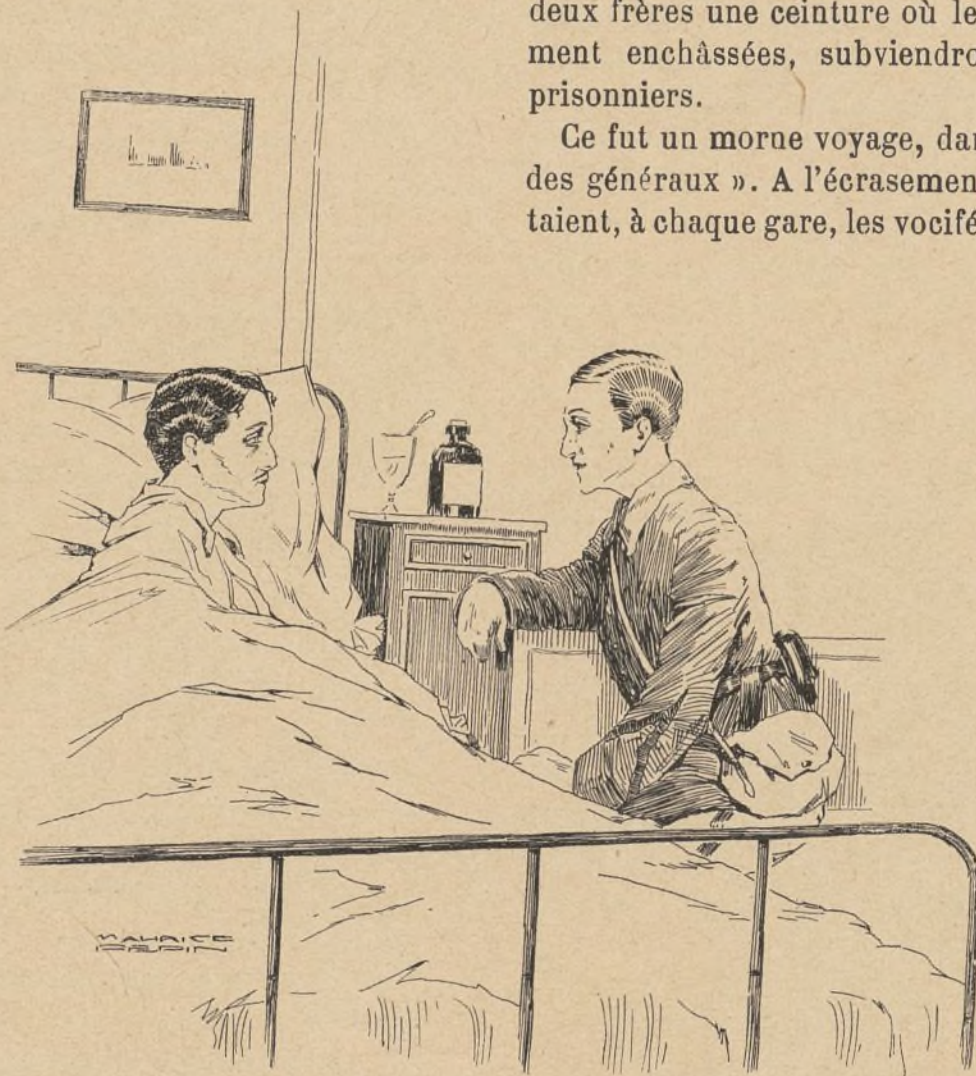
Ce fut un morne voyage, dans le train dit « train des généraux ». A l'écrasement de la défaite s'ajoutaient, à chaque gare, les vociférations des foules. Et

cependant, ils s'étaient bien battus, les petits soldats!... Puis ce furent les longues heures d'inaction sur la terre d'exil. Les deux frères tentèrent de s'évader pour combattre à nouveau, et faillirent amener au général une détention plus sévère.

La paix fut enfin signée. La maison paternelle eut une heure de fête, au retour des enfants. Fête sans lendemain: Metz devenait Prussien; or il y avait un petit frère qui ne pouvait, lui,

devenir Prussien... M. Chagneul réunit ses fils, qu'il regardait comme des hommes, puisqu'ils avaient reçu le baptême du feu. Le départ de la famille pour la France fut décidé; les sacrifices, les pertes d'argent qui s'ensuivraient importaient peu: ils voulaient tous rester Français. Ils émigrèrent dans une ville frontière de l'est. Alfred, perclus de rhumatismes, suite de la campagne, était cloué sur son lit. Au petit Charles fut dévolue la tâche de transporter les trésors artistiques de la maison. Et tout cela partit, par les grands chemins de Lorraine, vers la France mutilée...

Sur le dernier chariot, Charles avait planté le drapeau aux trois couleurs et, couché à côté, la tête appuyée sur les coudes, ses yeux contemplaient une dernière fois les routes du pays natal. Long-



Je ne m'en remettrai pas.

temps l'étendard se balançait fièrement au vent; à l'horizon, le soleil abaissait son large disque d'or qui, s'empourprant, s'éteignit lentement... Alors l'enfant de Metz, qui égrenait ses souvenirs d'enfance comme un chapelet, pleura amèrement.

Et maintenant, Jacques, descends au bureau de ton petit papa, qui, hélas! n'est plus là pour te dire ce que pour toi j'écris. Vois-tu ce grand portrait? Ce petit franc-tireur, aux jolies guêtres blanches, au képi crânement posé sur les cheveux blonds, aux mains crispées sur le fusil, c'est le héros de mon histoire, le petit Charles, ton grand-père. Ses yeux se perdent au loin..., dans l'horizon de Metz! Y rentrer fut le rêve de sa vie, mais il s'endormit du grand sommeil sans avoir vécu ce rêve. L'enfance de ton petit père fut bercée de ce récit; sa jeunesse vigoureuse, elle aussi, rêvait

d'une Metz française et d'y porter ses galons de sergent.

Tu es brave, petit Jacques, je l'ai vu cet hiver lorsque, combattant oncle Hubert avec oncle André, tu étais décidé à lui donner, disais-tu, « une bonne tripotée ». Tu ne reculait pas devant les coups; ceux que tu donnais étaient droits, ceux que tu recevais franchement acceptés. Mon vieux cœur de Lorraine a tressailli.

En toi, petit, bien que tu l'ignores encore, dort le rêve de ta race. « Bon sang ne peut mentir. » Fais-toi donc un petit cœur très vaillant, un regard qui regarde bien en face cette ligne frontière qui n'est plus nôtre... Et puis, joue avec tes soldats de plomb, et ne t'étonne pas de surprendre une larme en mes yeux, en les voyant manœuvrer!

GRAND'MÈRE M. C.

RÉCITS ET ANECDOTES

Une rue curieuse.

Paris possède une rue qui n'a ni portes, ni fenêtres, ni numéros, ni enseignes. C'est la rue des Degrés, qui va de la rue de Cléry à la rue de Beauregard. Elle est, en même temps, la voie la plus courte de Paris : 5^m, 25 de longueur.

Le chant du rossignol.

Un littérateur et savant italien, Bettini, né à Bologne en 1582 et mort en 1657, a noté le chant délicat et si varié du rossignol.

Voici la copie intégrale de cette notation :

Tiùn, tiùn, tiùn, tiùn, tiùn,
Zpé, tiu zqua,
Quorror pipip,
Tio, tio, tio, tio, tio, tix,
Qutio, qutio, qutio, qutio,
Zquo, zquo, zquo, zquo,
Zi, zi, zi, zi, zi, zi, zi,
Quorror tiu zqua pipiqui!

Le Comte Emmanuel Tesauro, historiographe de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, était si content de cette imitation du rossignol qu'il écrivit :

« Je ne sais si le rossignol, est devenu poète ou si le poète est devenu rossignol. »

S'il y a parmi vous des amateurs d'oiseaux, des admirateurs des hôtes charmants de nos jardins et de nos bois, essayez de noter également le chant et le langage de vos petits favoris.

Bon petit cœur!

— Allons, Suzette, dit la maman, embrasse-moi comme tu m'aimes!

— Non, répond Suzette, je ne peux pas! je te ferais mal!

Le nouveau domestique.

Le maître. — Comment, vous m'apportez une bottine noire et une jaune?

Le nouveau serviteur. — Je ne peux pas faire autrement, l'autre paire est comme celle-là aussi!

* *

Hubert prend sa leçon de piano.

Entre le professeur et l'élève, il y a du... tirage. L'enfant câlin :

— Voyons, mademoiselle, soyez raisonnable! Comment voulez-vous exiger de ce petit doigt, le même travail que du grand?

* *

Nadèche est très intriguée en voyant la bosse du petit tailleur.

— Qu'a-t-il donc? dit-elle à sa maman.

— C'est peut-être un ange qui n'a pas été sage, dit celle-ci, et pour le punir, le bon Dieu a rentré ses ailes dans son dos.

A quelques jours de là, Nadèche voit chez sa mère, une vieille dame bossue.

— Oh! pauvre madame, fait l'enfant avec compassion; tu as donc aussi été méchante, qu'on a rentré tes ailes dans ton dos?

HISTOIRE ET HISTORIETTES

On vous a certainement déjà parlé, en classe mes petites amies, de Stanislas Leczinski, ce duc de Lorraine, dont le roi Louis XV épousa la fille, Marie Leczinska; mais on ne vous a peut-être pas dit combien le surnom de Bienfaisant, qui lui a été donné par son peuple, était mérité.

On raconte de lui une quantité d'anecdotes qui prouvent sa bonté. En voici quelques-unes que vous aurez assurément du plaisir à connaître.

Toutes les économies qu'il pouvait faire étaient invariablement consacrées à la fondation de quelque établissement utile à l'humanité.

« Je ne veux pas, disait-il, qu'il y ait une seule maladie dont mes pauvres sujets ne puissent se faire traiter gratuitement. »

Dans ce but, il fondait des hôpitaux nouveaux, améliorait ceux qui existaient déjà et veillait à ce que tous les soulagements possibles soient apportés aux maux des indigents.

Afin d'épargner aux malheureux la honte et l'embarras de solliciter un secours, le roi Stanislas destina une somme de 200.000 francs à une *fondation d'aumônes secrètes*, car, disait-il, « un roi ne doit jamais s'informer s'il y a des pauvres dans ses états, mais demander où ils sont ».

Il craignait sans cesse que quelque objet de bienfaisance n'eût échappé à sa vive sollicitude. Ayant un jour assemblé ses ministres, il parcourait avec eux la longue liste des fondations qu'il avait faites et qui, toutes, avaient pour but le bien de ses sujets.

— N'avons-nous rien oublié? disait l'excellent roi; cherchons bien, messieurs, cherchons bien; je ne

me consolerais pas si, en disparaissant, je laissais des misères sans soulagement.

Mais les ministres avaient beau s'épuiser en recherches, Stanislas avait pensé à tout.

— Vous le voyez, sire, rien n'a pu échapper à votre généreuse bienfaisance.

— Eh bien, messieurs, dit alors le prince, ajoutons encore une fondation pour les *cas imprévus*.

Un malheureux qui s'adressait au roi de Lorraine ne le faisait jamais en vain, et ses serviteurs étaient toujours sûrs d'obtenir de lui les secours et les protections dont ils avaient besoin, car, disait ce monarque bienfaisant, il est bien juste que nous accordions à l'occasion quelques minutes de notre temps à des hommes qui consacrent leur vie entière à notre service.

Un jour donc, un de ses palefreniers pénétra jusque dans son cabinet; le prince, occupé alors de dépêches importantes pour la cour de

France, ne l'aperçoit pas; le palefrenier, ne sachant comment attirer l'attention de son auguste maître, tousse longuement, fait du bruit avec ses gros souliers; le roi, absorbé par son travail, pense que c'est son valet de chambre qui va et vient autour de lui et ne s'inquiète pas de sa présence. Mais le palefrenier, jugeant avoir assez attendu, dit tout à coup :

— Sire, c'est moi, Jacques...

— Et que fait Jacques ici? dit le roi en souriant. Pourquoi Jacques si matin? Il faut donc que je quitte le roi de France et les affaires de mon royaume pour maître Jacques? Allons, dis-moi, au moins, ce que tu veux.



Un jour, un de ses palefreniers pénétra jusque dans son cabinet.

— Eh bien, dit Jacques, voilà ce que c'est. Ma femme vient de me donner un gros garçon.

— Ce n'est pas une mauvaise nouvelle, cela?

— Non, sire, mais l'ennui, c'est qu'étant comme moi au service de Votre Majesté, elle ne pourra pas le nourrir, et les mois de nourrice sont bien chers pour des pauvres gens de notre espèce.

— Bah! dit le roi, c'est cela qui te tracasse? Ce n'est pas bien grave. Va trouver de ma part Alliot, mon intendant, tu lui diras de te porter sur son état pour cinquante écus de gratification, que je te paierai pendant trois ans, à condition que tu t'acquittes bien de ton service.

Une aumône n'était jamais plus difficile à obtenir.

Comme Stanislas ne devait pas avoir de successeur en Lorraine, ce pays devant, après lui, être réuni à la couronne de France, les personnes de sa maison étaient exposées à se trouver sans ressources après sa mort. Un officier de sa garde, que cette perspective inquiétait, prit la liberté d'en parler au roi.

— Sire, lui dit-il, quand l'affection et la reconnaissance ne nous commanderaient pas de veiller à votre conservation, nous y serions encore portés par un puissant intérêt.

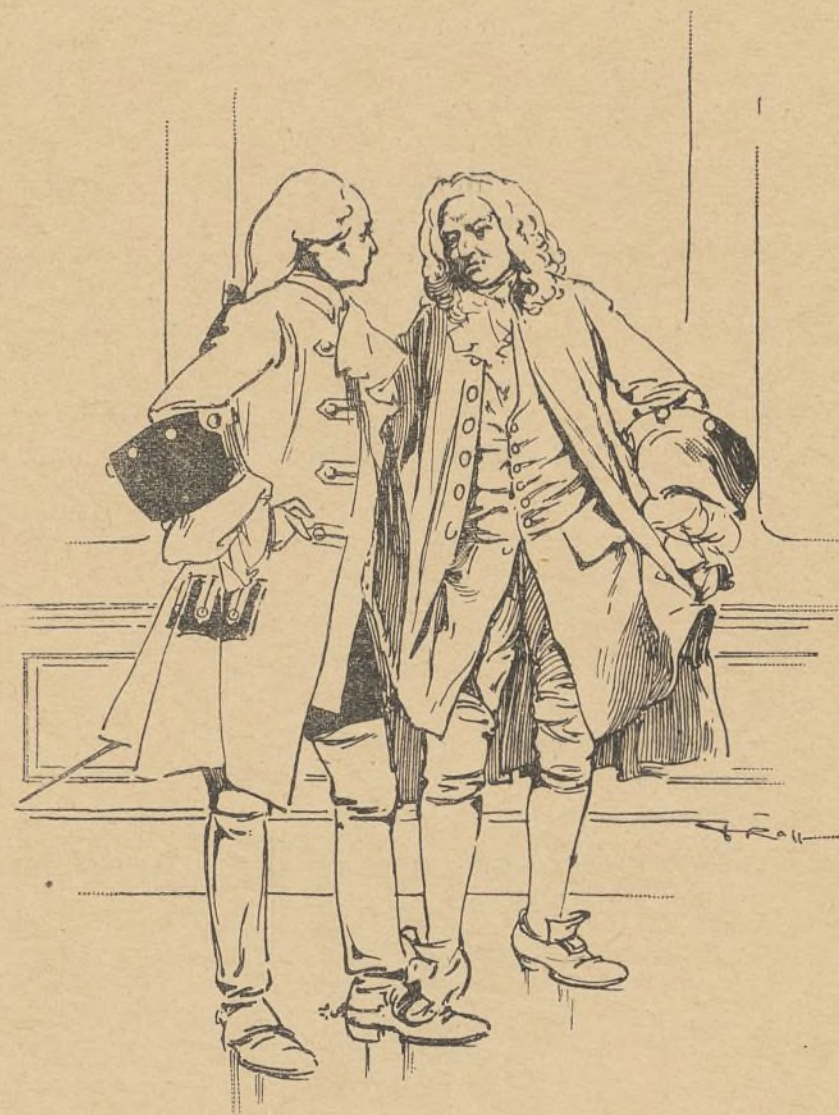
— Et quel est donc cet intérêt?

— C'est que nous mourrons tous le même jour que Votre Majesté.

— Rassurez-vous, dit le bon prince, car mes arrangements sont pris avec le roi, mon gendre, et, fussent mes officiers se réjouir de ma mort, je veux, lorsqu'elle arrivera, qu'ils passent au service d'un plus grand maître que moi.

— Au moins, sire, ils n'en auront jamais de meilleur ni de plus généreux.

— Hélas! mon ami, continua le roi en appuyant la main sur l'épaule de celui à qui il parlait, je ne fais pas la centième partie de ce que je voudrais



Un officier prit la liberté d'en parler au roi.

faire pour mon pauvre peuple. Il y a encore de la misère, je le sais, et je ne puis suffire à tout. Cette idée m'afflige...

L'officier ne put entendre cette dernière parole sans verser des larmes et Stanislas en versait avec lui.

Ce sont tous ces traits de bonté qui font à jamais chérir la mémoire du roi Stanislas.



RÉCRÉATIONS

Charade fantaisiste.

Je joue, au moins, une fois l'xx,
A la xxxxx, je vous l'assure !
Qui prétend le contraire xxxx !
J'y joue, au moins, une fois l'xx,
Mais sans aucun xxxxxxxxxxxx,
Car je ne fais rien sans mesure !
Je joue, au moins, une fois l'xx,
A la xxxxx, je vous l'assure !



Mots en triangle.

A 6x6 dot grid on a textured, light brown background. The dots are arranged in a regular pattern, with 6 dots per row and 6 dots per column. The background has a subtle, organic texture.

- Capital.
- Fleuve français.
- Gaieté.
- Participe passé.
- Patrie d'Abraham.
- Dans un triangle.



Logogriphe.

Sur six pieds, c'est un guide sûr,
A l'aspect parfois un peu dur,
Sur le navire.
Sur quatre, soyez-le toujours :
Pour vous, les jours suivront les jours
Dans un sourire.
Sur trois, un sillon de la peau ;
Je le marque au livre nouveau
Que je veux lire.



SOLUTIONS DES RÉCRÉATIONS DU 1^{er} JANVIER

Charade.

P A R T - A G E;
P A R T A G E.

Mots en losange.

C
C A L
C A R A T
C A R A M E L
L A M E S
T E S
L

Contraires.

Question.
Usé.
Incommode.

Savant.
Etroit.
Fin.
Ami.

QUI SE FACHE A TORT.

Mots carrés.

A L A I S
 L I L L E
 A L A I N
 I L I O N
 S E N N E

Mots en losange.

- Dans un camion.
- Poil.
- Voie navigable.
- Tour d'une mosquée.
- Dieux domestiques.
- Article.
- Au géomètre.



Curiosité.

A la lettre C, veuillez en personne,
 Bien vite, ajouter la même consonne
 Trois fois seulement;
 Puis, également,
 Trois fois, sans faiblir, la même voyelle.
 Lors vous trouverez, sage demoiselle,
 Certes, l'air joyeux,
 Le but de ces jeux.



Mots diagonaux.

X N G E L X
E X A S X E
B A X X L E
H E X X N E
S X M O X E
X L O D I X

Former, horizontalement, six prénoms. Diagonalement, de haut en bas, trouver deux autres prénoms.

A. MUSETTE.

Logogriphe.

T O U R S,
O U R S.

Acrostiche double.

P I E D
A I L E
N I E R
T A P E
H A H A
E S A U
R O N D
E N T E
P A N T H E R E
E L E P H A N T

L. VERPILLOY, GÉRANT. — Paris, Imprimerie Louis De Soye, 18, rue des Fossés-Saint-Jacques,